

**ESSAI**  
Une histoire du jazz à Montréal  
Page E 3



**CINÉMA**  
Le nouveau Woody Allen  
Page E 9

# CULTURE ET LIVRES



## 30 ans de jazz, de sueurs, de joies et de combats

Au fil des éditions du Festival international de jazz de Montréal, tous les poids lourds du genre ont défilé sur ses scènes. Aujourd'hui, cette esthétique musicale est dans l'entre-deux de l'histoire et de l'inconnu. Retour sur trois décennies.

SERGE TRUFFAUT

**L**e Festival international de jazz de Montréal (FIJM) est né il y a trente ans, entre un taux d'inflation stratosphérique, le renversement d'un dictateur royaliste en Iran par un dictateur pétri de diktats religieux et le... Festijazz. On l'a oublié mais, lorsque le tandem formé par Alain Simard et André Ménard a confectionné sa version festivalière, Doudou Boicel, propriétaire haut en couleur du Soleil levant, en était à la deuxième édition de son Festijazz!

Tout a ainsi commencé à l'enseigne de la concurrence, et donc d'une guerre sans merci entre les prétendants au titre du «festival-le-plus-meilleur-au-monde». Fort de toutes ses années passées à présenter, semaine après semaine, les voix les plus pertinentes du jazz, de Dizzy Gillespie à Archie Shepp en passant par Dexter Gordon ou McCoy Tyner, Boicel était bien introduit auprès des agents de ces derniers, mais pas du tout auprès des autorités locales.

Ses affiches, ses programmes, étaient toujours alléchants, toujours séduisants. Par contre, pour ce qui est de l'organisation, il en allait autrement. L'homme était sympathique? Sa gestion était à l'avenant, approximative. On se rappelle que, lors d'un show à la salle Wilfrid-Pelletier, sur les coups de minuit, Doudou était venu sur scène, avait interrompu les musiciens — John Lee Hoo-



JEAN-FRANÇOIS LEBLANC LE DEVOIR

ker, si l'on se souvient bien — et ordonné aux spectateurs présents de déguerpir. La raison? Les techniciens venaient de pénétrer dans la zone des heures... supplémentaires.

Au contraire, le duo Ménard-Simard, s'il n'avait pas un répertoire téléphonique aussi étoffé que celui de Boicel, maîtrisait la gestion, cultivait les relations avec les administrations publiques et travaillait les communications au corps. Là où le premier était chaleureux et enclin aux risques, les deuxièmes étaient efficaces et ambitieux. Point.

Au terme de sa troisième édition, qui avait permis d'entendre notamment Gerry Mulligan et Nina Simone, Boicel a jeté l'éponge. Il a perdu son combat. Après des débuts poussifs à la place des Nations, Simard et Ménard s'installèrent tout

d'abord à l'Expo théâtre. De cette époque, on retient surtout la prestation de Tom Waits avec l'immense saxophoniste ténor Teddy Edwards qui, entre autres traits d'humour, affirmait toujours que Waits était membre de sa formation et non l'inverse, en plus d'assurer qu'il était «l'inventeur» de la traduction du be-bop au ténor. Passons.

### De grands noms

Très vite, le duo décide de recentrer la géographie de sa création. Il opte pour la rue Saint-Denis, pour le théâtre du même nom, la salle de la Bibliothèque nationale, parfois une salle de l'UQAM, certains clubs, tout en proposant, la rue étant fermée, une ribambelle de spectacles gratuits. Il commence surtout à inviter les gros canons du genre.

Avant que la sixième édition ne soit conclue, McCoy Tyner, Jaco Pastorius, Zoot Sims, Sarah Vaughan, Ella Fitzgerald, Stan Getz, Sonny Rollins, Ornette Coleman, Scott Hamilton, Art Farmer et quelques autres avaient soufflé, chanté, convaincu ou agacé. De cette époque, on conserve un souvenir aussi vif qu'émouvant de la prestation signée par cet énorme groupe qu'était Sphere, soit Charlie Rouse au saxo, Kenny Barron au piano, Buster Williams à la contrebasse et Ben Riley à la batterie.

De cette époque, on conserve également un souvenir amusé par l'émergence et ensuite la persistance, année après année, d'une question radiophonique imbécile: «Pourquoi ne se passe-t-il rien entre deux festivals?» Réponse: «Parce qu'il s'en passe beaucoup.» On conserve aussi un souvenir éberlué par l'émergence et la constance d'une invitation, généralement radiophonique, à la médiocrité. De quoi s'agit-il? Celui qui a le malheur de préférer Dexter Gordon ou Zoot Sims à Kenny G. est un puriste, un jean-foutre, un Torquemada de la culture. Bref, il faut écouter idiot. Passons (bis).

Entre la cinquième et la dixième édition, le FIJM va établir sa notoriété en invitant tous les grands qu'il restait à inviter: Miles Davis, Dizzy Gillespie, Dexter Gordon, Oscar Peterson, le Modern Jazz Quartet, Hank Jones, Charlie Haden, Lee Konitz, Randy Weston, Joe Henderson, Jackie McLean, Benny Golson, Illinois Jacquet et le héros de la garde montante: Wynton Marsalis. C'est au cours de cette période que le public fut témoin d'un épisode inusité, étrange. Le pianiste Paul Bley constatant que Chet Baker était aussi amorphe qu'inconstant décida d'enfermer l'artiste maudit dans sa loge et revint jouer en solo.

VOIR PAGE E 3: JAZZ

MUSÉUMS NATURE MONTRÉAL

INSECTARIUM  
DE MONTRÉAL

## Viens jouer dehors

Nouvel espace de découvertes  
La Cour aux insectes

museumsnature.ca



ACCÈS

Pie-IX

## CULTURE



YUUMAG

À 24 ans, Melody Gardot a déjà une longue expérience de vie derrière elle. Alors qu'elle disait déjà se sentir à huit ans comme si elle en avait 40, elle affirme maintenant se sentir comme si elle avait deux millions d'années.

Melody Gardot

## Du jazz, sur la scène comme chez elle

CAROLINE MONTPETIT

Chevelure blonde, bas résille, souliers rouges à talons hauts, autrement toute de noir vêtue... Depuis l'accident qu'elle a eu à l'âge de 19 ans, la chanteuse Melody Gardot, qui est au Festival international de jazz cette semaine, ressent une hypersensibilité au son et à la lumière. Frappée d'amnésie au moment de son accident, elle a aussi oublié comment lire les notes sur une portée. Ce qui ne l'a pas empêchée de se remettre à la musique, d'abord dans un but thérapeutique, puis, comme professionnelle.

Après le très grand succès de son dernier disque, *Worrisome Heart*, elle lance cette année un autre titre, *My One and Only Thrill*. Elle y mélange différents genres musicaux à sa voix chaude et posée (une Nina Simone bien vivante, écrivait à son sujet mon collègue Guillaume Bourgault-Côté) avec le groupe de musiciens qui l'accompagnent depuis ses débuts.

À 24 ans, Melody Gardot sera de nouveau au Festival international de jazz de Montréal, au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, où elle occupera la scène les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> juillet. Il y a quelques semaines, elle était de passage à Montréal à l'hôtel W, dans le cadre d'une tournée de promotion qui la ramenait de New York et se poursuivait à Paris.

**La scène comme patrie**

Car cette jeune femme n'en

fini plus de voyager depuis que le succès a marqué sa nouvelle vie. Elle a un faible pour la France, où elle a séjourné quelques temps, et son dernier disque compte d'ailleurs une chanson en français. Mais elle affirme qu'avant tout, la scène est sa patrie, même si son état physique fait en sorte qu'elle a du mal à rester dans la même position très longtemps. C'est

« Le silence me fait penser à ces bouteilles d'oxygène que les gens achètent pour 14 \$ ici même, à cet hôtel. Il devrait être gratuit, mais il faut se battre pour y avoir accès. »

pourquoi, alors qu'elle jouait du piano avant son accident, elle s'est depuis mise à la guitare.

Souffrir fait donc partie de son pain quotidien, et elle explique n'avoir pu, longtemps après son accident, supporter que des chuchotements.

« New York est une symphonie de sons, de celui des talons d'une femme qui frappe le trottoir au vacarme de l'autobus qui passe à côté de vous, explique-t-elle lorsqu'on l'interroge sur la valeur du silence et sur son hypersensibilité aux sons. *Le silence me fait penser à ces bouteilles d'oxygène que les gens achètent pour 14 \$ ici même, à cet hôtel. Il devrait être gratuit, mais il faut se battre pour y avoir accès.* »

**La vie devant**

Ce n'est d'ailleurs pas la célébrité que Melody Gardot cherchait lorsqu'elle s'est remise à la musique il y a quelques années. « Je me servais de la musique comme thérapie, raconte-t-elle. J'essayais de tester ma mémoire en enregistrant des choses. » C'est alors qu'elle produit son premier disque, intitulé *Some Lessons: The Bedroom Sessions*.

Si jeune qu'elle soit, Melody Gardot a donc une longue expérience de la vie derrière elle. Et alors qu'elle disait déjà se sentir à huit ans comme si elle en avait 40, elle affirme maintenant se sentir comme si elle avait deux millions d'années.

« J'ai une vieille âme et un corps jeune; je crois que c'est vraiment la meilleure combinaison possible », dit-elle.

Sa vieille âme lui dicte en tout cas les textes de ses chansons. Le reste de l'album a été enregistré au hasard des pauses que lui accordent ses fréquents déplacements. Elle sera ici sur scène avec sept musiciens, qui l'accompagnent depuis son «second» début.

« Je suis avec eux comme une mère; je suis si fière de ce qu'ils font », dit-elle.

Le Devoir

Vues d'Afrique

## Morceaux choisis

Le théâtre de Verdure du Parc La Fontaine aura des airs africains et créoles du 2 au 5 juillet: on y présentera la 18<sup>e</sup> édition des Ciné-spectacles au clair de lune organisés par Vues d'Afrique.

Chaque soirée sera comme d'habitude composée d'un programme double: musique d'abord, cinéma ensuite.

En ouverture, jeudi, la chanteuse canado-somalienne Empress Deeqa proposera son reggae roots, avant la présentation du film *Paris à tout prix*, de la réalisatrice camerounaise Joséphine Ndagou.

Vendredi, le guitariste d'origine haïtienne Toto Laraque sera présent, en prélude au court métrage *Néropolitain*, de Pierre Victor Gary (Guadeloupe), et au film *Maestro Issa*, de Frantz Voltaire.

Le lendemain, le volet musique sera assuré par Labess, groupe du guitariste et chanteur Nedjim Bouizzoul, un Algérien nouvellement installé à Montréal. Sa voix rauque est mise à profit pour raconter le tumulte quotidien qui règne en Algérie. Trois courts métrages suivront: *La Moisson magique* (Tunisie), *H'rash* (Maroc-Fran-

ce), *C'est dimanche* (Algérie-France).

En clôture, le groupe Kabakuwo (Guinée-Sénégal-Canada) agitera mandingue, rythmes latins et reggae, avant la présentation des deux derniers films: *Que fait-on dans la rue le plus souvent* (court métrage de jeunes Québécois) et *Il va pleuvoir sur Conakry* (Guinée), de Cheick Fantamady Camara.

Les organisateurs attendent environ 10 000 personnes pour les quatre jours de festivités.

Le Devoir

**LE FESTIVAL DÉBUTE CE MARDI!**  
30 JUIN AU 12 JUILLET 2009  
LE TRENTIÈME ANNIVERSAIRE

**PLEINS FEUX** 19h30 • SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

**CONCERT D'OUVERTURE**  
Ce mardi!  
JAZZ AT LINCOLN CENTER ORCHESTRA  
METTANT EN VEDETTE  
**WYNTON MARSALIS**  
AVEC LE MAÎTRE DU PIANO FLAMENCO  
**CHANO DOMINGUEZ**  
ET SON QUARTETTE

MARDI 30 JUIN

**Jamie Cullum**  
PREMIÈRE PARTIE: Hilary Kole

MERCREDI 1<sup>er</sup> JUILLET

**CHRIS BOTTI**  
AVEC GRAND ORCHESTRE

JEUDI 2 JUILLET

**DAVE BRUBECK**  
*TIME OUT: TAKE 50*

SAMEDI 4 JUILLET

POUR LE 50<sup>e</sup> DE SON ALBUM *TIME OUT*

**EN VOIX** 18H • THÉÂTRE MAISONNEUVE - PDA

**Sophie Milman**

LUNDI 6 JUILLET

**CHARLIE HADEN**  
FAMILY AND FRIENDS

MERCREDI 8 JUILLET

**VAN DER GRAAF**  
GENERATOR

JEUDI 9 JUILLET

**LES GRANDS CONCERTS** 21H30 • THÉÂTRE MAISONNEUVE - PDA

Ce mardi!

**Maria Schneider Orchestra**  
présenté par Julian Lage

MARDI 30 JUIN À 20H

**MILES FROM INDIA**

NICHOLAS PAYTON • Trompette  
BILL EVANS • Saxophone Ténor  
R. MAHANTHAPPA • Saxophone  
U. SHRINIVAS • Mandoline  
LENNY WHITE • Batterie  
DARRYL JONES • Basse  
V. SELVAGANESH • Clarinette

ROMMAGE À MILES DAVIS

DAVE HOLLAND, GONZALO RUBALCABA, CHRIS POTTER et ERIC HARLAND

MERCREDI 1<sup>er</sup> JUILLET

SAMEDI 4 JUILLET

**JAZZ BEAT** 20h • THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE - PDA

**Sadao Watanabe**

JEUDI 2 JUILLET

**KENNY WERNER**  
quintet!

DIMANCHE 5 JUILLET

**LORRAIN DESMARRAIS**  
BIG BAND

JEUDI 9 JUILLET

**PRIMEUR** CINQUIÈME SALLE - PDA

**ANGÈLE DU BEAU PIÈTA**  
Philippe Glass - Portrait

DU 30 JUIN AU 2 JUILLET - 19h30

**ZACHARY RICHARD**

DU 8 AU 11 JUILLET - 19H30

**Jazzing Flamenco**  
présenté par AIRFRANCE

DES CRÉATEURS DE TANGO FLAMENCO  
LE NOUVEAU SPECTACLE

30 JUIN À 18h ET DU 2 AU 11 JUILLET À 20h  
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

**NOS STARS CHANTENT LE JAZZ**

CD en magasin le 30 juin!

**NOS STARS CÉLÈBRES LE JAZZ À MONTREAL**

Isabelle Boulay  
Garou  
Marie-Élaine Thibert  
Ginette Reno  
Céline Dion  
Stéphanie Lapointe  
Daniel Lavoie  
Cœur de pirate  
Eric Lapointe  
Marie-Mai  
Jean Leloup  
Michel Rivard  
Florence K

**BILLETTERIE**

BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL:  
METROPOLIS  
59, rue Sainte-Catherine Est  
514 909-9090 / ticketpro.ca

PLACE DES ARTS  
514 942-2111  
1 866 962-2112 - laplaceartsarts.com

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE  
514 938-9026 - ticketpro.ca

**POUR EN SAVOIR PLUS:**  
**MONTREALJAZZFEST.COM**  
FESTIVALINTERNATIONALDEJAZZDEMONTREAL.COM

Bell  
Canada  
Heineken  
Montréal  
Québec

info jazz Bell  
1 877 544 1111  
1 800 316-0515  
montrealjazzfest.com

# LIVRES

ESSAI

## Les folles histoires du jazz à Montréal

Boîtes ouvertes tard dans la nuit, alcool à profusion, contrats abondants et stables pour les musiciens, Montréal avait beaucoup à offrir aux musiciens de jazz venus y gagner leur pain, entre la Première Guerre mondiale et le début des années 1970. C'est cette page méconnue et trépidante de la vie montréalaise, qui faisait de Montréal la capitale du jazz au Canada, que John Gilmore avait dévoilée dans son livre *Swinging in Paradise. The Story of Jazz in Montreal*. Or, 20 ans après sa parution en anglais, le livre vient finalement d'être publié en français, chez Lux éditeur. *Une histoire du jazz à Montréal* est donc désormais accessible au public francophone, avec une préface de Gilles Archambault, chroniqueur de jazz montréalais et collaborateur de longue date du *Devoir*.

CAROLINE MONTPETIT

Au-delà de la tolérance qui permettait notamment la libre circulation de l'alcool, en pleine période de prohibition

aux États-Unis, c'est aussi une certaine ouverture plus grande envers les Noirs qui a attiré ici plusieurs jazzmen en provenance des États-Unis.

«Je ne voudrais pas sous-estimer

la discrimination raciale qui avait cours même à Montréal, mais la plupart des musiciens noirs à qui j'ai parlé m'ont dit qu'ils étaient venus à Montréal entre autres parce que la discrimination y était moins dure, qu'ils pouvaient par exemple entrer en relation avec des femmes blanches», raconte l'auteur.

Alors que Noirs et Blancs ont de tout temps joué ensemble à Montréal de façon privée, la scène publique ne prenait pour sa part pas autant de liberté. À l'époque, la pratique était par exemple qu'une boîte mettait à l'affiche soit des orchestres entièrement noirs, soit des orchestres entièrement blancs, même s'il arrivait qu'elle alterne entre les deux.

«Ce n'est qu'au début des années 1940 qu'on a commencé à présenter régulièrement des orchestres mixtes, et certaines boîtes insistaient toujours pour engager des orchestres entièrement noirs ou des orchestres entièrement blancs jusqu'à la fin des années 1960», écrit-il.

### Une histoire en marge

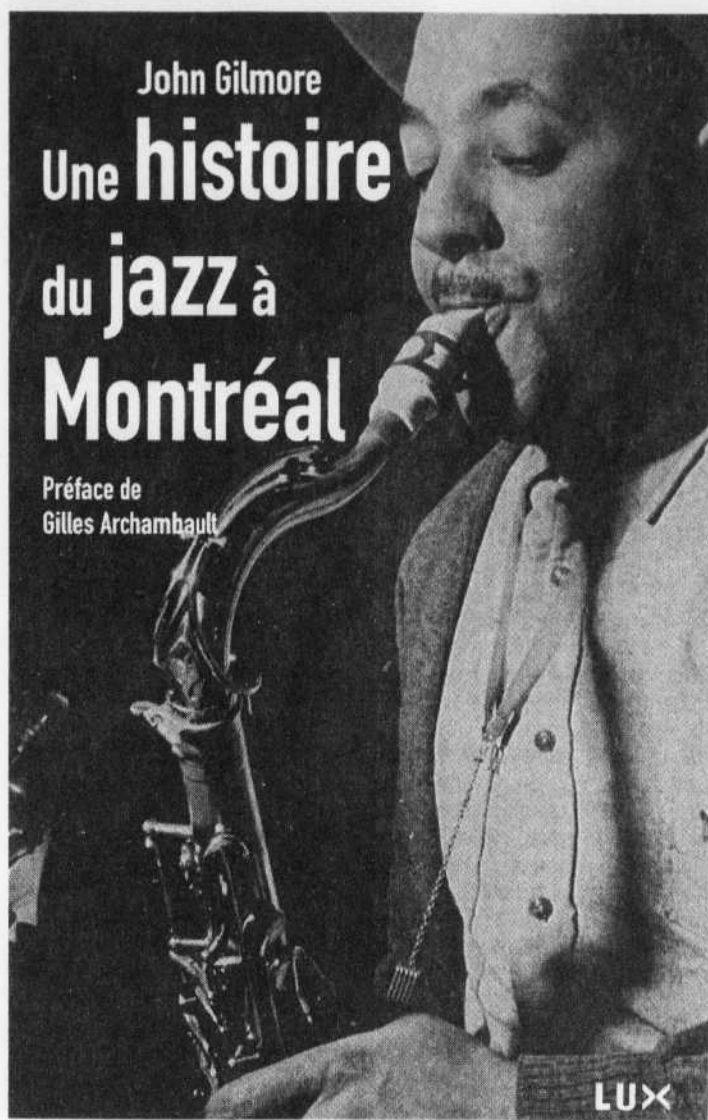
Gilmore le reconnaît en entrevue, le gros de sa recherche est basé sur des entrevues faites avec différents musiciens ayant connu cette période faste du jazz à Montréal, ou en ayant entendu parler.

Alors que les enregistrements des groupes de cette époque étaient inexistant, et que la couverture de presse des spectacles de jazz était mince, ces entrevues ont constitué le matériel de base pour la rédaction de ce livre.

Malgré sa popularité et sa présence soutenue à Montréal, «la communauté des jazzmen était et est encore probablement aujourd'hui assez marginale», dit Gilmore. Alors que Montréal a abrité les premiers studios d'enregistrement au Canada, des bands de jazz réputés, comme The Canadian Ambassadors ou l'International Band, très connu dans les années 40, n'ont tout simplement jamais été enregistrés, faute d'intérêt de la part des producteurs d'enregistrement.

### L'ère des big bands

«On pourrait consacrer un livre entier aux big bands qui ont égayé Montréal durant les années 1940», écrit pourtant Gilmore. Comptant de 10 à 15 musiciens, les big bands étaient générale-



John Gilmore  
**Une histoire du jazz à Montréal**

Préface de Gilles Archambault

ment entièrement composés de Blancs, à l'exception de certains musiciens noirs triés sur le volet, dont Oscar Peterson.

Le Montréal que décrit Gilmore est aujourd'hui une ville du passé. La plupart des boîtes de nuit qui abritaient les jazzmen ont disparu, qu'il s'agisse du Montmartre, du Rockhead's Paradise ou du café Saint-Michel.

Ce déclin, survenu à la fin des années 1960, est attribuable à différents facteurs, selon John Gilmore. D'abord, les politiques de Jean Drapeau pour assainir les mœurs de la ville ont entraîné un ralentissement des activités de différentes boîtes de nuit, qui ont dû notamment réduire leurs heures d'ouverture et les contrats offerts aux musiciens. Ensuite, l'arrivée du rock comme musique populaire et favorite des jeunes a porté un coup fatal à l'industrie du jazz montréalais. Enfin, la possibilité pour les boîtes de nuit de faire jouer de la

musique enregistrée à leur clientèle a fait chuter le nombre de contrats accessibles aux musiciens de jazz.

### Un art difficile

«Encore aujourd'hui, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de musiciens de jazz qui puissent vivre de leur art par le biais de spectacles à

Montréal», dit Gilmore. Enfin, à partir des années 1960, le jazz, qui était jusque-là la passion d'un groupe assez homogène, se transforme, et ses musiciens se divisent en cliques et en clans. Le free jazz fait son apparition, en même temps que le jazz fusion, qui se mêle au rock, tandis qu'un certain courant de jazz «mainstream», plus «traditionnel», se maintient en place.

«Aujourd'hui, un musicien de jazz fusion peut ne pas être capable de jouer avec un musicien de be-bop», raconte Gilmore.

Toutes ces raisons font donc que les beaux jours du jazz à Montréal ne reviendront plus, selon Gilmore, et ce, malgré la très grande importance du Festival international de jazz qui s'y est développé au cours des trente dernières années.

«Le Festival emploie des musiciens de jazz durant la période où il se déploie. Il poursuit également une mission d'éducation auprès du public, mais je ne pense pas qu'il arrive à faire vivre une industrie du jazz toute l'année», dit Gilmore, qui ajoute cependant ne pas avoir suivi de près la vie du jazz à Montréal depuis la parution de son livre en anglais.

Le fait qu'il ne reste que peu de preuves matérielles de la grande époque du jazz montréalais est malheureux pour l'histoire culturelle de la ville, dit-il. Ce livre vient combler un peu cette lacune.

Le Devoir

### UNE HISTOIRE DU JAZZ À MONTRÉAL

John Gilmore  
Préface de Gilles Archambault  
Lux éditeur  
Montréal 2009, 417 pages



Les politiques de Jean Drapeau accélèrent le déclin du jazz à Montréal, estime John Gilmore.

## JAZZ

Un vice toponymique qui symbolise tout

SUITE DE LA PAGE E 1

### Un tournant

Après le dixième FIJM, l'Équipe Spectra amorce un autre tournant entre deux polémiques avec le patron de Juste pour rire, Gilbert Rozon. Le cœur du litige? Les dates respectives de chacun des événements ainsi que les lieux. En grignotant mutuellement leurs territoires, les uns et les autres tentaient évidemment d'accaparer les faveurs financières des commanditaires et des annonceurs, sans oublier celles tout aussi lucratives des brasseries.

Le tournant? Le FIJM investit la Place des Arts. Dans la foulée, une foire commerciale va se greffer au site, le nombre de shows gratuits va être multiplié par dix, la collaboration de Radio-Canada — la grande oubliée de l'histoire — va se confirmer, des gouvernements étrangers, essentiellement européens, vont subventionner la présence de certains artistes, l'industrie du tabac ayant été interdite de publicité le fédéral a fini par compenser, une radio jazz est fondée qui s'avère un fiasco, la propriété des compagnies de disques est bouleversée, ce qui va compliquer passablement la mécanique inhérente à la programmation. Quoi d'autre? La mort passe par là.

Lorsqu'on pose un regard rétrospectif sur les trente ans du FIJM, on est frappé d'abord et avant tout par le nombre de musiciens s'étant produits au Saint-Denis, au Spectrum et à la Place des Arts et qui reposent désormais six pieds sous terre. Qu'on y pense: Ella, Sarah, Miles, Dizzy, Dexter, Zoot, Chet, Oscar, Art Blakey, Edwards, Max Roach, Getz,

Count Basie, Willie Dixon, John Lee Hooker, Albert Collins, Billy Higgins, John Hicks, Ray Brown, Steve Lacy, Art Farmer, Illinois Jacquet, Charlie Rouse, Gerry Mulligan, Jaco Pastorius, Joe Zawinul, Elvin Jones, John Lewis, Milt Jackson, Jackie McLean...

En fait, depuis sa première édition, toute une génération, celle de l'âge d'or du jazz,

n'est plus. Actuellement, le genre se cherche. Plus exactement, il est entre les mains de musiciens qui expérimentent. On pense au génial John Zorn, à David Murray, à Robert Glasper et à d'autres instrumentistes qui ne se contentent pas de lire et de relire ce que les artistes nommés plus haut ont composé.

Il y a une trentaine d'an-

nées, loi 101 oblige, le Rising Sun s'était transformé en Soleil levant. Dans quelques jours, on ne va pas inaugurer la Maison Oscar Peterson, mais bel et bien, poids de l'argent oblige, la Maison du jazz Rio Tinto Alcan (RTA) et la salle Astral. Ce vice toponymique symbolise tout.

Le Devoir

**éditions Liber**  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

**Cahiers de recherche sociologique, no 47**  
*Dialogues théoriques sur la culture*

206 pages, 20 dollars

**Éthique publique, vol. 11, n° 1**  
*Justice scolaire et école publique*

160 pages, 20 dollars

**Médicaments**  
*de la conception à la prescription*

232 pages, 25 dollars

sous la direction de  
**Catherine Garnier et Joseph Josy Lévy**  
*Médicaments, de la conception à la prescription*

**ARCHAMBAULT**  
Une compagnie de Quebecor Media

**PALMARÈS LIVRES**

Résultats des ventes: du 16 au 22 juin 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)	1 GUY LALIBERTÉ: LA VIE FABULEUSE... Ian Halperin (Transit Medias)
2 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)	2 SOYEZ FEMME, MAIS PENSEZ COMME... Steve Harvey (Trésor Caché)
3 PROMESSES D'ÉTERNITÉ Christine Brouillet (Courte Échelle)	3 LA BIBLE DU BARBECUE Steven Raichlen (de l'Homme)
4 LA MORT, ENTRE AUTRES Philip Kerr (Du Masque)	4 CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE... John Izzo (Un monde différent)
5 JE REVIENS TE CHERCHER Guillaume Musso (Pocket)	5 LES RÊVES DE MON PÈRE Barack Obama (Points)
6 L'INFILTRÉ John Grisham (Robert Laffont)	6 LA SURVIVANTE Marie-Paule McInnis (JCL)
7 À GENOUX Michael Connelly (Points)	7 LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
8 LA VALSE LENTE DES TORTUES Katherine Pancol (Livre de Poche)	8 COUP DE POUCE: BARBECUE ET... Coup de pouce (Transcontinental)
9 LEXI SMART A LA MÉMOIRE QUI FLANCHE Sophie Kinsella (Belfond)	9 DIXEL 2010 Collectif (Robert)
10 LE VERDICT DU PLOMB Michael Connelly (Seuil)	10 ROCK MACHINE ET BANDIDOS CONTRE... Winterhalder / Clercq (Octave)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 6 India Desjardins (Intouchables)	1 BREAKING DAWN Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2 FASCINATION T. 3: HÉSITATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 LOVE THE ONE YOU'RE WITH Emily Giffin (Griffin)
3 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	3 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)
4 TÉA STILTON T. 6: NEW YORK, NEW YORK! Téa Stilton (Albin Michel)	4 ROBERT LUDLUM'S THE BOURNE... Eric Van Lustbader (Warner Books)
5 SHONRAH T. 1: LES HÉRITIÈRES Line Bordeleau (Québec Amérique)	5 DEVIL BONES Kathy Reichs (Pocket)
6 ERAGON T. 3: BRISINGR Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)	6 MY SISTER'S KEEPER: MOVIE TIE-IN Jodi Picoult (Pocket)
7 AMOUR, TRAPÈZE ET JONGLERIE Émilie Rivard (Boomerang)	7 CHASING HARRY WINSTON Lauren Weisberger (Downtown Press)
8 GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette Jeunesse)	8 MARKED V01 P.C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
9 LES AVENTURES DE COSMO T. 1 Pat Rac (Origo)	9 THE LAST ORACLE James Rollins (Harper Collins)
10 LE TALISMAN DE NERGA T. 5 Horvè Gagnon (Hurtubise HMH)	10 BEACH HOUSE Jane Green (Penguin Books)

**ANNOUVEL AUTEUR** CONCOURS

ARCHAMBAULT recherche de nouveaux talents littéraires

VOYEZ VOTRE MANUSCRIT PUBLIÉ ou votez en ligne pour votre auteur préféré!

DÉTAILS SUR WWW.COTEBOLOGUE.CA, LE BLOGUE D'ARCHAMBAULT **Côté B**

## LIVRES

## L'Ulysse des oiseaux

Le Pigeon voyageur, septième roman de Meir Shalev, a reçu en 2006 le prix Brenner, l'un des prix littéraires israéliens les plus prestigieux, et le National Jewish Book Award 2007 aux États-Unis

SUZANNE GIGUÈRE

L'Ulysse des oiseaux: c'est ainsi qu'on appelle le pigeon voyageur, parce qu'il rentre toujours chez lui. «C'est tout ce qu'il sait faire et tout ce qu'il souhaite faire.» Il hante le quatrième roman de l'écrivain israélien Meir Shalev, dans lequel deux histoires d'amour s'entrecroisent. D'abord, celle de Yair Mendelson, qui a grandi près d'une mère rêveuse et non conformiste et un père orgueilleux et misanthrope. Yair est guide touristique. Il accompagne des ornithologues désireux d'observer les oiseaux migrateurs. A 49 ans, il aspire à une autre vie et surtout à une plus grande sérénité. Sa relation avec sa femme bat de l'aile. Il décide d'acheter et de restaurer une maison à la campagne. «Certains tirent, sur les autres ou sur eux-mêmes. Moi j'allai me chercher une maison. Une maison capable de soigner, d'apaiser, qui me construira en même temps que moi je la construirai.» Il renoue avec Tizah, son amour de jeunesse. Une embellie dans sa vie. Qui a écrit que la sérénité est une forme de volupté?

La deuxième histoire évoque la relation d'un jeune colombo-phile élevé dans un kibboutz de la vallée du Jourdain avec une jeune fille de Tel-Aviv. Ils s'envoient des lettres d'amour par pigeon voyageur. Pris dans la tourmente de la guerre d'indé-

pendance de 1948, le jeune homme est envoyé au front. Il meurt sur le champ de bataille, un petit pigeonnier à ses côtés, brisé en mille morceaux. Un pigeon s'en échappe, emportant dans ses pattes un tube en verre contenant un liquide obscur. Yair Mendelson et le jeune soldat ne se sont jamais connus, mais leurs destins sont intimement liés. Le lien entre les deux hommes, totalement imprévisible, nous est révélé à la fin du récit.

Ces deux dernières décennies ont vu apparaître une nouvelle littérature israélienne, plus personnelle. Meir Shalev inscrit son récit dans une expérience intimiste, existentielle. Il fait de l'enfance, de l'amour et du désir, de la mort, de la solitude, du passé et des origines, des jeux de hasard et du destin le creuset et la caisse de résonance de son roman. Chaleureux et drôle, teinté de nostalgie et de tendresse, *Le Pigeon voyageur* est rempli d'odeurs, de saveurs et d'atmosphères. C'est un roman qui se respire, se goûte, s'écoute. Il y a bien ici et là quelques longueurs, mais l'inégalable talent de conteur de Meir Shalev l'emporte.

Collaboratrice du Devoir

## LE PIGEON VOYAGEUR

Meir Shalev  
Traduit de l'hébreu par Katherine Werchowski  
Éditions Fides  
Montréal, 2009, 482 pages

## L'enfer au quotidien

Les gourous et manipulateurs de toutes sortes l'ont compris depuis longtemps: «Tout le monde a quelque chose à se reprocher. Il faut simplement exploiter cette chose pour en tirer le meilleur parti.»

Dès les premières pages de *Promesses d'éternité*, l'être diabolique imaginé par Chrystine Brouillet annonce ses couleurs. Profiter de la faille, de la fragilité des gens, c'est ce qu'il s'emploie à faire.



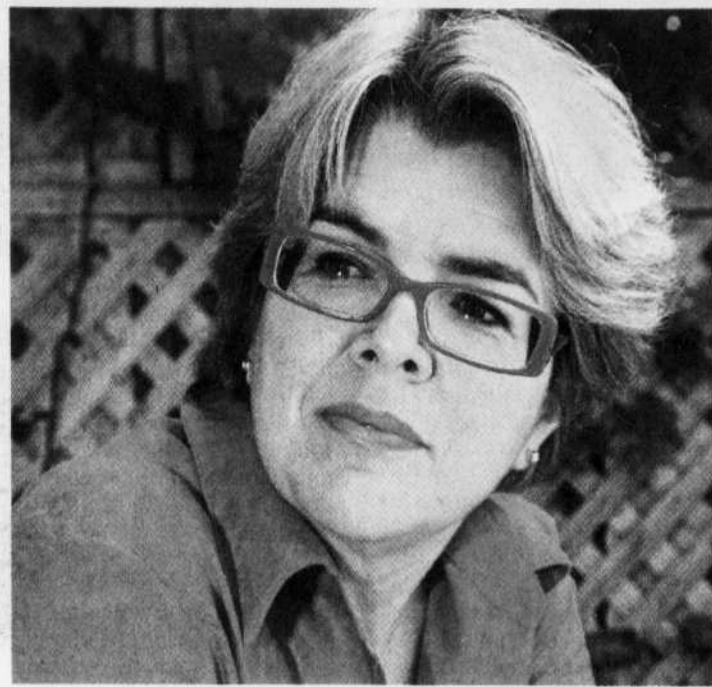
DALIE LAURIN

C'est une histoire de secte, oui. Mais pas seulement. Une histoire de secte dans ce que celle-ci a de plus horrible: malnutrition, sévices sexuels, exploitation financière, apocalypse annoncée. Et tueries. Mais dans ce cas-ci, le gourou suprême est aussi pyromane.

L'obsession du feu. Son odeur, sa couleur. Sa force de destruction. Sa force d'attraction. Il y a des pages démentes là-dessus dans le neuvième polar de la série Maud Graham. Même la chair humaine qui se consume ne nous est pas épargnée.

Tout cela alors qu'on est dans la tête même du Lucifer en question. C'est cela, la force de Chrystine Brouillet: parvenir à nous faire ressentir ce que le pire des monstres éprouve quand il jouit de ses actes inhumains. Tout en se mettant dans la peau des victimes. Et de son inspectrice fétiche.

On suit tout en même temps: les horreurs commises, le sort des victimes, la progression de l'enquête. Et la vie au jour le jour de Maud Graham avec ses



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
La force de Chrystine Brouillet se trouve là, dans sa façon de parvenir à nous faire ressentir ce que le pire des monstres éprouve quand il jouit de ses actes inhumains.

proches, son chat, ses angoisses personnelles, ses petits plaisirs, ses désirs.

Quand Maud savoure du bon vin et de bons petits plats avec son chum pathologiste et ses amis, c'est comme des bouffées d'air frais qui arrivent. Des intermèdes au sordide. Même les problèmes qu'elle vit avec le jeune Maxime, cet ado perturbé qu'elle a adopté, agissent comme une diversion bénéfique.

Attention, il faut s'accrocher. Dans la première moitié du livre, surtout. Toutes sortes de situations sans liens apparents se chevauchent. C'est complexe. Et les personnages sont nombreux, très nombreux, on s'y perd un peu.

Puis, les choses finissent par se mettre en place, les fils se tissent. Grâce à Graham et à son équipe, évidemment. C'est le but.

Là, on est vraiment accroc, on tourne les pages, on en veut plus.

On se demande comment des phénomènes aussi disparates que les sectes, la pyromanie, mais aussi les combats de gladiateurs, la pédophilie, les chicanes d'héritage, les fugues d'adolescents et j'en passe peuvent tenir ensemble dans un même roman. Et pourtant, ça marche.

C'est sans doute le Maud Graham le plus tortueux. Mais on ne peut qu'applaudir à l'ingéniosité de l'auteure à l'arrivée. L'art du puzzle, elle maîtrise. Et puis c'est documenté, on le sent. C'est crédible.

Surtout, il y a dans le lot, hormis l'enquête et son entourage qu'on prend toujours plaisir à retrouver de livre en livre, des personnages fascinants. Auxquels on

s'attache, qu'on aimerait revoir.

Il y a Marie-Lune, cette ado profondément troublée. Elle a beau être naïve, vulnérable, elle résiste à l'enrégimentement, se bat pour exister. Elle est de la trempe des vraies héroïnes. Forte, résiliente.

Il y a François aussi. Ce jeune gars obsessionnel, qui prend le moindre mot au pied de la lettre, s'inquiète de la moindre anicroche dans sa routine. Tendances autistiques, syndrome d'Asperger. Ce qui ne l'empêche pas d'être féroce en histoire, spécialiste reconnu.

Et il y a tous les autres. La grand-mère aimante qui veut sauver sa petite-fille à tout prix. L'ex-membre de la secte qui ne se remet pas de l'enfer qu'elle a vécu. Le père affolé devant l'aberration de ses propres choix, de ses propres décisions, de ses propres gestes.

Une mosaïque humaine, *Promesses d'éternité*. Où le pire et le meilleur se côtoient. Où les dangers menacent, où les fous, les psychopathes, les truands, les abuseurs rôdent, mais où il y a encore du monde pour s'insurger. Pour croire en la vie. Pour aimer.

Et puis il y a l'entre-deux. Il y a ce qu'on appelle les gens ordinaires. Avec leur petite vie, leurs peines, leurs joies, leurs contradictions. Leurs aspirations, leurs craintes. Leurs secrets. Leurs failles. Ces gens-là, Chrystine Brouillet les dépeint merveilleusement.

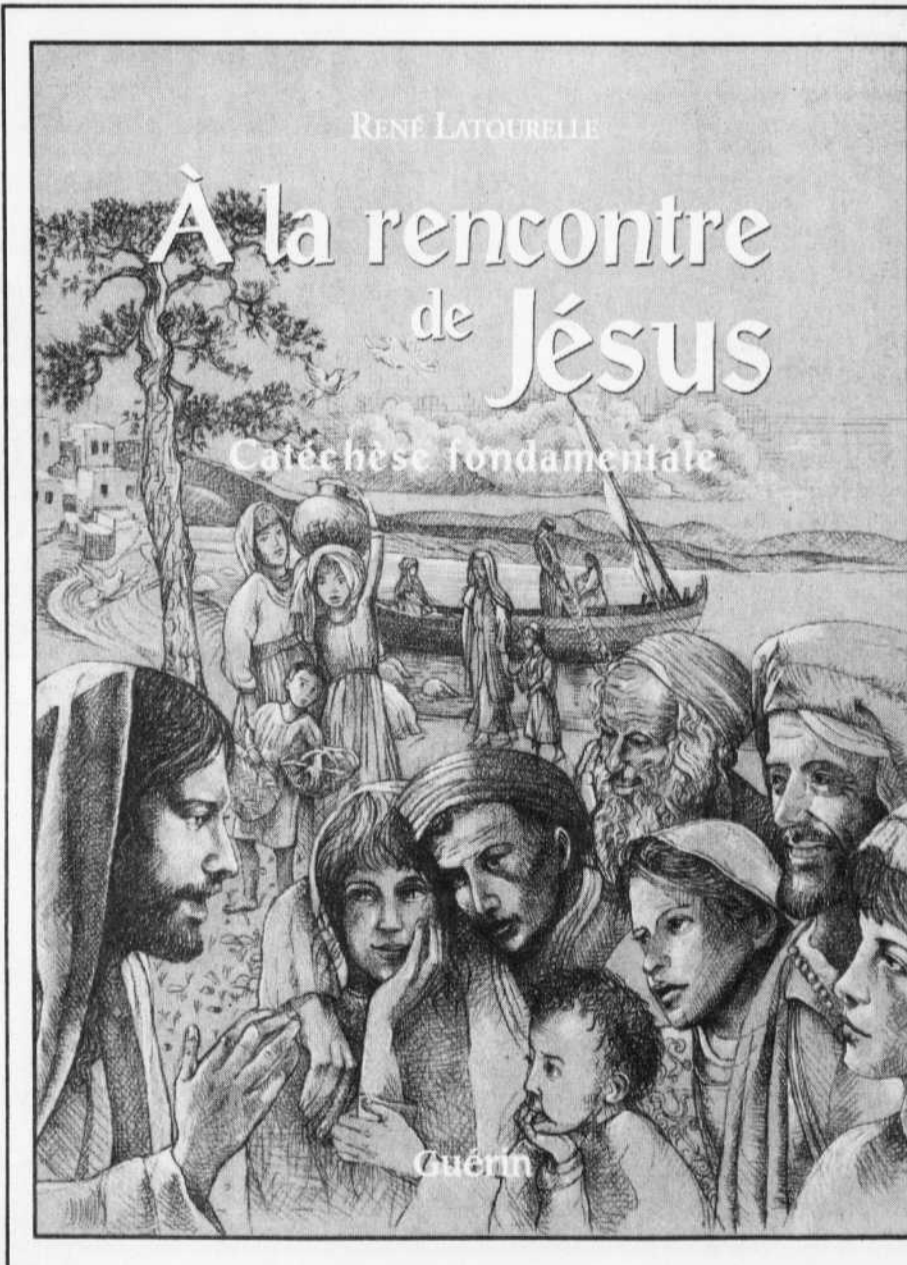
On se reconnaît: c'est vous, c'est moi. Ça crée un choc d'autant plus grand. Quand survient l'horreur...

## PROMESSES D'ÉTERNITÉ

Chrystine Brouillet  
La Courte Echelle  
Montréal, 2009, 386 pages

## NOUVEAUTÉ

Guérin, éditeur ltée



La crise religieuse, amorcée dans les années «60» du siècle dernier, représente un événement sans précédent dans notre histoire. Un puissant tsunami a frappé, puis arraché et emporté toutes les valeurs chrétiennes de notre société. En quelques années, nous sommes passés d'une société chrétienne, monolithique, à une société éclatée, désacralisée, caractérisée par le rejet du passé, sans même la nostalgie de ce qu'il y avait de positif dans ce passé. Ce qui m'étonne, dans cette crise, c'est l'accélération rapide du processus de désintégration. Et, pourtant, le point de chute n'est pas encore atteint! Et, pourtant, l'Église renaît toujours!

Face à une crise de cette ampleur, la première urgence me paraît être celle d'un retour à la Source même du christianisme, c'est-à-dire à la Personne du Christ, Parole de Dieu, Dieu parmi nous, Plénitude de vérité, seul capable de nous révéler notre vocation de filles et de fils de Dieu, appelés à partager sa vie; car le Christ n'est pas seulement irruption de Dieu dans notre histoire, mais aussi irruption massive de sens. L'objectif de cet ouvrage est de nous amener à réfléchir sur les fondements mêmes du christianisme: Jésus et son message d'amour, proféré jusqu'au don de sa vie.



Le père René Latourelle, jésuite, possède un doctorat en histoire et en théologie. Professeur de théologie à l'Université Grégorienne de Rome durant 30 ans, il a été également Doyen de la Faculté de théologie de cette même Université pendant 12 ans. Il a publié 25 ouvrages, dont un bon nombre traduits en plusieurs langues. Il est Officier de l'Ordre du Canada et Grand Officier de l'Ordre national du Québec.



160 pages • 20\$  
ISBN 978-2-7601-7135-0

Guérin

4501, rue Drolet  
Montréal (Québec) H2T 2G2  
Téléphone: 514-842-3481  
Télécopie: 514-842-4923  
Courriel: francel@guerin-editeur.qc.ca  
www.guerin-editeur.qc.ca

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Qui suis-je ?

CHRISTIAN DESMEULES

Daniel Mendelsohn mène une double existence. Parfois c'est dans une petite maison d'un quartier paisible de banlieue, en compagnie d'une femme et d'un jeune enfant. Parfois aussi, dans un appartement situé à deux pas du quartier homosexuel de New York, dont il sait profiter de tous les plaisirs.

A ceux qui s'en étonneraient — une réaction sans aucun doute normale —, *L'Étreinte fugitive* pourra ressembler à une longue tentative d'explication. Un exercice qui, à défaut d'élucider complètement le sujet, soulève d'autres bonnes questions liées, notamment, au regard, à l'image de soi et à la construction de l'identité.

Professeur de lettres classiques, traducteur de grec ancien, collaborateur au *New York Magazine* et à la *New York Review of Books*, Mendelsohn préfère nager en profondeur. Son livre précédent, *Les Disparus* (Flammarion), une minutieuse enquête pour venir à bout de secrets familiaux liés à l'histoire de la Shoah, a obtenu le prix Médicis et a été élu «meilleur livre de l'année» par le magazine *Lire*. *L'Étreinte fugitive*, écrit et paru aux États-Unis quelques années avant *Les Disparus*, est la première partie d'un triptyque qu'il lui reste à terminer.

De par ses origines juives — des récits de Shoah et d'émigration ont accompagné toute son enfance —, d'une part, mais aussi en raison de sa propre homosexualité, Mendelsohn nous raconte qu'il est obsédé depuis toujours par les histoires familiales, les secrets et les mensonges, les relations entre le présent et le passé.

«Ce n'est pas facile, ce n'est pas confortable, ce n'est pas ainsi que vous aviez cru que les choses seraient.» Mais c'est comme ça, poursuit Daniel Mendelsohn qui, au-delà de la réflexion éminemment personnelle qu'il propose sur la beauté, sur la vie réussie, sur l'homosexualité masculine et sur ce qu'il y a de plus intime en chacun de nous, livre ici le témoignage d'une expérience singulière de la paternité.

## L'ÉTREINTE FUGITIVE

Daniel Mendelsohn  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina  
Flammarion  
Paris, 2009, 284 pages

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Pierre Falardeau et son Elvis

Dans un recueil d'entretiens, le cinéaste et polémiste Pierre Falardeau revient sur son personnage d'Elvis Gratton, dont la création avait pour but, rappelle-t-il, de faire réfléchir en utilisant l'arme du rire.

LOUIS CORNELLIER

Chaque fois que je traite de Pierre Falardeau dans cette chronique, je reçois des courriels enflammés. Certains me félicitent d'accorder de l'importance à ce pamphlétaire régulièrement maltraité par une certaine presse, alors que d'autres, plus nombreux, me blâment pour ma complaisance à l'égard de ce vulgaire personnage, enclin aux dérapages. Des souverainistes, d'ailleurs, se rangent souvent dans le groupe des détracteurs. Falardeau, m'écrivent-ils, avec ses outrances, nuitrait à la cause.



LOUIS CORNELLIER

Il est vrai que l'indépendantisme radical du cinéaste, inspiré par la théorie de la décolonisation des années 1960, manque de nuances et cultive une hargne qui l'enferme dans le manichéisme. Alors que la plupart des souverainistes trouvent l'expérience canadienne nuisible au plein développement du Québec et souhaitent en convaincre une majorité de Québécois par la discussion démocratique, Falardeau y voit une guerre de tranchées qui appelle une attitude de guérillero politique. Selon lui, il y a les bons — les indépendantistes —, les méchants — les fédéralistes irrécupérables — et les mous, indifférents par aliénéation. Falardeau ne discute pas; il se bat. Cette approche n'est pas la mienne. Je crois aux vertus du débat, à l'éthique de la discussion, et je pense que c'est là la seule voie valable et efficace pour aboutir à la souveraineté. La légitimité est notre seule force. Falardeau, lui, trouve ça naïf. L'autre bord, clame-t-il, et les événements lui donnent parfois raison, n'a pas ces scrupules.

## La valeur d'un travail

Ce désaccord ne m'empêche pas de reconnaître la va-

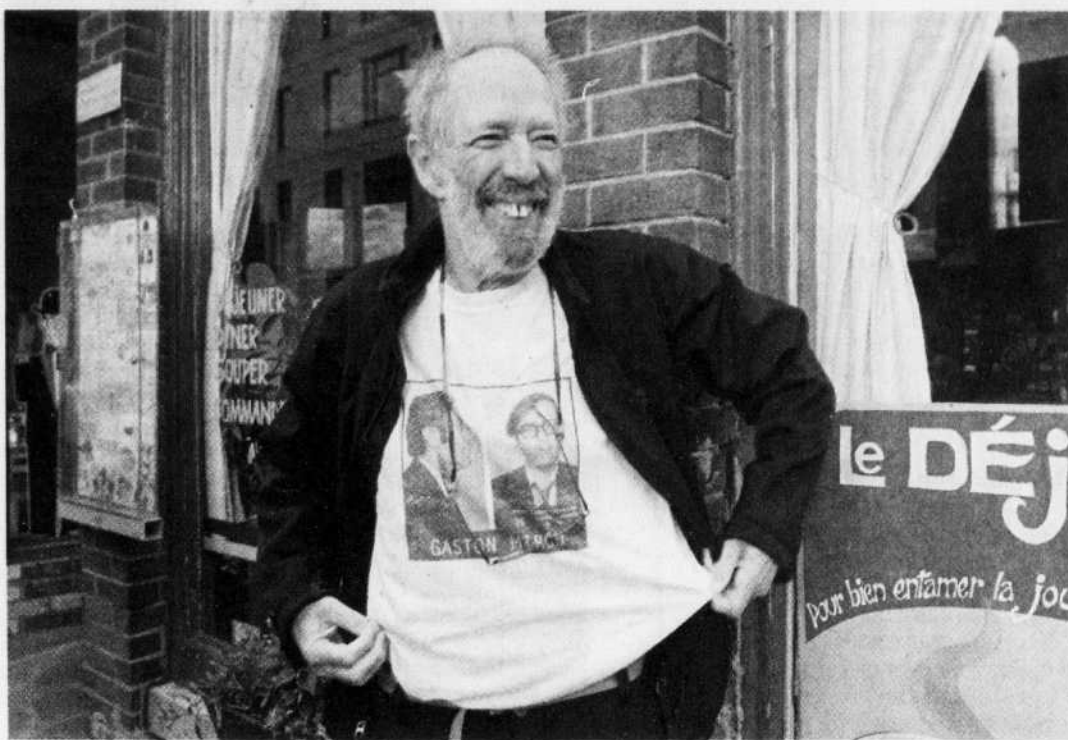
leur du travail de l'artiste et les vertus décapantes de l'œuvre du pamphlétaire. J'ai toujours tenu son *Elvis Gratton: le King des Kings* (1985) pour un grand film québécois.

Œuvre-culte qui a beaucoup fait rire, cette première mouture du «gros cave» a eu deux suites, froidement accueillies. L'écrivain René Boulanger trouvait dommage que ce «phénomène culturel» ait été traité avec légèreté et mépris par une certaine critique et n'ait pas été l'objet d'une exégèse en règle. C'est ce qu'il se propose de corriger dans *Le Monde selon Elvis Gratton*, un ouvrage d'entretiens réalisés avec Falardeau en 2008.

L'idée de donner la parole au cinéaste à partir de son œuvre la plus célèbre est intéressante. Boulanger, toutefois, n'était peut-être pas le mieux placé pour ce faire. Se présentant comme «un vendu total» à l'œuvre de Falardeau, il fait preuve d'une totale complaisance à l'endroit de ce dernier et ne brille pas par sa subtilité. Quand il affirme, par exemple, dans un accès de populisme, «que le monde ordinaire, ils ont [sic] bien compris» le sens de Gratton qui échappait pourtant aux intellectuels, Falardeau se sent même obligé de le reprendre. «C'est ça qui est plate, corrige-t-il. C'est pas le monde ordinaire contre les critiques. Il y a du monde partout qui ont [sic] rien compris.» Il faut toutefois reconnaître à Boulanger le mérite de connaître l'œuvre, même si c'est à titre de «fan fini».

## Rire et penser

Cet ouvrage donne l'occasion à Falardeau de rappeler quelques évidences, parfois oubliées, au sujet de sa série sur Gratton. L'objectif, dit-il, était de «faire rire pour faire penser». Tout à son combat contre la colonisation du Québec, le cinéaste affirme que, en faisant Gratton, il voulait «poursuivre la job du RIN, de Miron, mais autrement», c'est-à-dire dans un



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Avec son œuvre du pamphlétaire sur l'aliénéation québécoise, le cinéaste Pierre Falardeau voulait conscientiser ses compatriotes. A-t-il réussi? «Peut-être que ça passe à côté parce que les gens sont incapables de décoder ça», admet-il.

registre populaire.

Il s'agissait, en quelque sorte, d'illustrer l'aliénéation québécoise (la fascination pour

Cet ouvrage donne l'occasion à Falardeau de rappeler quelques évidences au sujet de sa série sur Gratton. L'objectif, dit-il, était de «faire rire pour faire penser».

l'anglais, le mépris de notre culture au profit de la culture américaine de consommation, l'aveuglement devant la propagande fédéraliste, la confusion entre une technologie abrutissante et le progrès, l'acquiescement à notre infériorisation économique et le sauve-qui-peut individualiste qui s'en suit, le ressentiment du pauvre tourné contre de mauvaises cibles, comme les immigrants et les «bs») à diverses

étapes de son développement.

Le premier Gratton expose la bêtise de la petite bourgeoisie de banlieue. Le second, en 1999, brocarde le jet-set québécois — façon Céline ou Cirque du Soleil — pour qui le «think big» justifie toutes les désertions. Le troisième, en 2004, s'attaque avec force bouillons de merde au système propagandiste fédéral.

## Prendre conscience

Falardeau voulait conscientiser ses compatriotes. A-t-il réussi? «Peut-être que ça passe à côté parce que les gens sont incapables de décoder ça», admet-il.

Boulanger, comme pour montrer que son idole n'a pas que

des jurons, mais aussi une solide culture cinématographique, insiste sur les grandes inspirations de Falardeau, c'est-à-dire Pasolini, Tati, Chaplin et Solanas. Le cinéaste reconnaît ces filiations, mais se réfère encore plus souvent à Miron, à Pierre Perrault et à Gilles Groulx. Vive le comique, donc, mais pas juste pour rire. La réflexion sur la valeur du comique populaire, qui ne craint pas la grossièreté, est un des moments forts de ces entretiens. Boulanger en profite pour lier l'œuvre de Falardeau à l'esprit de Rabelais — souvent obscène et pourtant porté aux nues — et le cinéaste, pour saluer le talent de Julien Poulain et déplorer le mépris qui frappe les

films comiques. Les deux compères, toutefois, errent en suggérant que tout humour inquiétant — Dieudonné et Macleod, donnent-ils comme exemples — est sain. «Lui», lance Falardeau en parlant du deuxième, «les accommodements raisonnables puis toutes ces câlices d'affaires-là, y a ça dans l'cul.» Elvis Gratton aussi, faut-il le rappeler, et ce n'est pas par conviction républicaine, mais par bêtise populiste.

La culture, selon Falardeau, doit incarner un parti pris, une fidélité à soi-même, donner du sens à la vie. C'est la raison pour laquelle le pamphlétaire rage encore une fois contre la culture de divertissement — «Pierre Lapointe, c'est en français, mais c'est comme rien» — ou, pire encore, de la défection. «C'est comme si on se fabriquait notre propre culture américaine, pour consommation locale», lance-t-il au sujet de Pascale Picard et des cinéastes québécois qui tournent en anglais.

Le Falardeau brouillon (la transcription de ces entretiens aurait dû être révisée), manichéen, pessimiste et inutilement provocateur (on ne fera pas la souveraineté en lançant des bouteilles de bière pleines de peinture sur les symboles fédéraux) m'énervent. L'artiste fidèle, qui préfère le titre de vulgarisateur à celui d'esthète et qui se met franchement en jeu sans défaillir, force le respect.

louisco@sympatico.ca

## LE MONDE SELON ELVIS GRATTON

René Boulanger et Pierre Falardeau  
Les Éditions du Québecois  
Québec, 2009, 210 pages

## David Collection haïku

Sous la direction de Francine Chicoine, les Éditions David animent une collection de poésie entièrement dédiée à l'art du haïku. Forte aujourd'hui d'une quarantaine de titres, cette collection est un point de référence pour tous ceux et celles qui s'intéressent à cette forme littéraire, brève et sans artifices.

## Nouveauté

## Sur la table vitrée RENKU



Francine Chicoine  
Robert Melançon

Un échange poétique singulier entre deux auteurs, aussi distants par leur lieu de vie que proches par leur passion du haïku.

Écrit «sans hâte et à un rythme distendu», ce «renku», chaîne de courts poèmes, nous redit avec subtilité l'importance de l'économie des mots et de la lenteur en poésie.

96 p. / 12,95 \$

## Parutions récentes



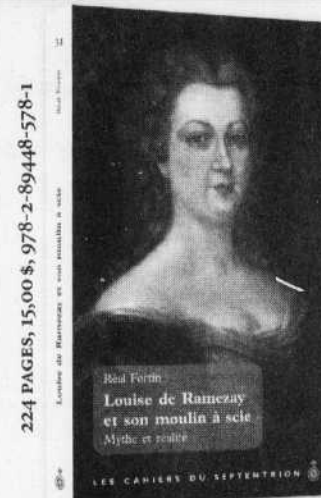
Bertrand Nayet  
La lune en mille gouttes



Hélène Leclerc  
Cette lumière qui flotte

Les Éditions  
David  
EDITIONS DAVID.COM

## UNE FEMME REMARQUABLE



224 PAGES, 15,00 \$, 978-2-89448-578-1

SEPTENTRION.QC.CA  
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

À ce jour, aucune biographie complète n'a été consacrée à Louise de Ramezay. Pourtant, cette femme déterminée à s'implanter dans l'exploitation forestière a eu un parcours peu commun. C'est maintenant chose faite grâce au travail très bien documenté de Réal Fortin.

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

## Félicitations à Dominique Demers

LAURÉATE DU PRIX QUÉBEC/WALLONIE-BRUXELLES DE LITTÉRATURE DE JEUNESSE 2009



Photo: Marianne Doyon



Prix des lecteurs 15-18 ans  
Radio-Canada et Centre Fora 2009

«[...] une œuvre enlevante qui n'a rien à envier à celles de ses collègues anglo-saxons et qui se compare avantageusement à des classiques comme *The Spiderwick Chronicles* de Holly Black.»

60'60'60'60'60'  
Robert Laplante, *Entré les lignes*



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

## Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

## Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheurdoccasione@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

## Rachel Bégin

Science et enseignement des sciences  
Un plaidoyer



Rachel Bégin

Science et enseignement des sciences  
Un plaidoyer

Liber  
160 pages, 18 dollars

# DE VISU

## Bolduc: une rétro avec du neuf

MES CHÂTEAUX D'AIR /  
MONTS ET MERVEILLES

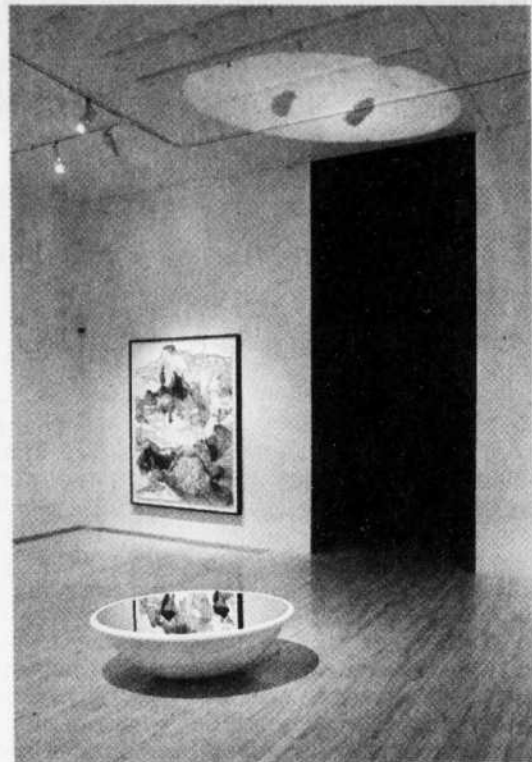
Catherine Bolduc  
Expression, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe  
495, avenue Saint-Simon Ouest, Saint-Hyacinthe  
Jusqu'au 16 août

JÉRÔME DELGADO

La grande tour de portes qui ouvre l'exposition est en soi impressionnante. Eclats de lumière en stroboscope, bande-son très feux d'artifice... bref, un vrai spectacle, que cette pièce intitulée *Château d'air* (2009). Un vrai spectacle signé Catherine Bolduc. Avec elle, la féerie s'accompagne de son contraire, une sorte de vide qui désamorce notre émerveillement. Ainsi, les feux d'artifice de *Château d'air* brûlent à l'abri des regards.

Cette manière de souligner la superficialité de la beauté et du grandiose des choses, Catherine Bolduc la propose depuis une dizaine d'années en se servant d'objets du quotidien, des produits de consommation les plus alléchants. Les portes qui forment sa grande tour semblent ainsi venir directement d'une chaîne de quincailleries.

Le centre Expression, à Saint-Hyacinthe, lui offre son premier bilan. La rétrospective *Mes châteaux d'air / Monts et merveilles* n'est toutefois pas une rétro comme une autre. Montée par Geneviève Goyer-Ouimette, ancienne conservatrice au Musée national des beaux-arts du Québec, l'exposition réunit des œuvres créées depuis 1997 (installations, dessins, vidéo, vingt-six numéros en tout). La commissaire et l'artiste, qui ont travaillé en étroite collaboration, ont fait le pari de faire du neuf avec



DANIEL ROUSSEL  
Vue d'une partie de l'exposition de Catherine Bolduc au centre Expression

du vieux puisque les œuvres sont présentées pour la plupart dans des versions nouvelles.

Au cœur de cette reconstitution, de cette appropriation très introvertie, six installations

ont été fusionnées, cimentées par du beau bois (des «armoires IKEA»). Les très illusionnistes *Un château en Espagne* (2002) ou *Je t'aime en secret* (2008), œuvres fabriquées avec un jeu de cartes ou des laines d'acier, ont peut-être perdu leur autonomie, mais leur force d'impact demeure intacte. Ainsi réunies, elles forment un véritable tout, un nouveau complexe labyrinthique cohérent avec la pratique de Catherine Bolduc.

Le spectaculaire et l'illusion, auxquels Bolduc fait régulièrement appel, instaurent un monde de rêve. Ce sont d'étranges atmosphères qui sont mises en scène, comme dans la vidéo *My Life without Gravity* (2007-08), où l'artiste semble prise dans les nuages, ou dans *Carrousel* (2001), un collage de souvenirs idéalisés, de pensées magiques, composé de perles de plastique et de chaînes de scies mécaniques.

Derrière l'apparente innocence des images de Bolduc et de ses structures-jouets, il y a un côté plus tordu. *L'Île déserte* (2006), composition en cire, en chocolat et en perles (oui, de plastique), exprime une certaine angoisse. C'est une utopie dans laquelle se projette l'artiste pour éviter tous ces maux qu'elle énumère dans un texte accompagnant l'œuvre. Finis l'échec, la dépression, le syndrome prémenstruel. «*Sur l'île déserte, écrite, les désirs sont satisfaits, la quête de bonheur est résolue, l'allégresse fait loi.*»

Réalisme merveilleux

L'exposition *Mes châteaux d'air* (traduction littérale du «*Luftschlöser*» allemand pour évoquer le «*réalisme merveilleux*») se conjugue à la première personne. Mais ça aussi, ce n'est qu'apparen-

ce. L'expérience personnelle peut éveiller des souvenirs propres à chacun, dit-on, devant les œuvres d'art quelles qu'elles soient. Encore plus devant celles de Bolduc, qui interpellent fortement l'émotion de chacun.

Le choix de la commissaire de jouer ce «je» ajoute à la confusion, volontaire, dont profite cette exposition. Le texte d'introduction, inspiré à Geneviève Goyer-Ouimette de ses conversations avec l'artiste, ainsi que le livret offert aux visiteurs parlent de sensations et d'expériences personnelles. L'idée, ici, n'est pas tant de consacrer une fois de plus la figure de l'artiste que de resusciter des œuvres passées en les transformant pour en valoriser davantage le souvenir. C'est l'expérience qui compte.

Dans une des meilleures œuvres de Catherine Bolduc, hélas grande absente de cette rétro (*Le Jeu chinois*, 2005), l'immersion dans un monde de mirages (et de miroirs) faisait de la subjectivité, de notre subjectivité, la pièce maîtresse. Dans cette boîte fermée, d'abord présentée à la galerie de l'UQAM, puis à Québec, on pouvait être seul ou accompagné, mais l'objet à voir n'était jamais le même. L'artiste a déjà dit de cette œuvre que c'est davantage la fantasmagorie derrière le jeu chinois que le jeu lui-même qui en était l'inspiration.

Par son travail, Catherine Bolduc ne lance pas une énième diatribe contre le monde matérialiste dans lequel on vit. Elle donne plutôt aux objets, aussi banals soient-ils, la valeur sentimentale que l'époque du virtuel et du m'as-tu-vu leur fait de plus en plus perdre.

Collaborateur du Devoir

## Une histoire pas uniquement inventée

BESTIAIRES

Oswaldo Ramirez Castillo  
Galerie Push, 5264, boulevard  
Saint-Laurent  
Jusqu'au 26 juillet

JÉRÔME DELGADO

Hommes-animaux, chiens emplumés, êtres à trois têtes: l'iconographie d'Oswaldo Ramirez Castillo emprunte largement aux mythes et légendes. Dessins ou lithographies, son œuvre constitue une description minutieuse, riche en détails et prompte à susciter l'imagination d'un monde fantastique.

Ce monde fantastique n'a cependant rien de gai. Dans la quinzaine d'œuvres que rassemble l'exposition *Bestiaires* à la toute jeune galerie Push, boulevard Saint-Laurent, la mort règne, le sang coule et les personnages terrifiants dominent, tant en nombre qu'en puissance.

Ce n'est pas seulement un monde inventé que l'artiste met sur papier — ou sur plas-

tique, un mylar dont l'effet de transparence est mis à contribution. Il y a un fond de vérité historique dans ces scènes aussi irréelles soient-elles.

Originaire du Salvador, réfugié au Canada dans les années 1980, comme bien de ses compatriotes qui ont fui la guerre civile, Oswaldo Ramirez Castillo imprègne son art de son histoire personnelle. Les références sont parfois directes. «*Atlacatl*» et «*El Mozote*», quelques-uns des mots qu'il nous donne à lire, évoquent, l'un, l'aile de l'armée salvadorienne tenue pour responsable du massacre de 800 paysans en 1981, l'autre, le village où il a eu lieu.

On pourrait voir dans ce corpus, comme dans celui exposé en septembre 2008 au Centre Clark, un cri du cœur, quelque chose entre l'exutoire et le memorandum. Comme dans l'œuvre d'Horacio

Castellanos Moya, écrivain à la plume incisive et vive, le Salvador d'Oswaldo Ramirez Castillo est un pays rongé par la militarisation et la violence, et par le cynisme.

Un cri  
du cœur,  
quelque  
chose entre  
l'exutoire  
et le  
memorandum

Jeu  
de références

Diplômé de l'Université Concordia, Ramirez Castillo complexifie son discours par la superposition des références et des époques. Les guerriers semblent tirés de la conquête espagnole; puis, il y a la figure de la Vierge (tatouée sur un dos), la tête de Mickey Mouse, le vendeur ambulant, et même une sorte de radeau de la Méduse (l'œuvre *La Raza Crossing the Sea of Cortez*)... Une fois conquis, on s'expatrie.

Le serpent Quetzalcoatl, divinité aztèque, revient, lui, constamment en tant qu'emblème fondateur. Dans *Quetzalcoatl's Children*, pièce maîtresse de l'expo, il est celui qui a tout avalé, honteux d'avoir engendré tant d'horreurs.



SOURCE GALERIE PUSH  
*Quetzalcoatl's Children* (détail), pièce maîtresse de l'exposition d'Oswaldo Ramirez Castillo à la galerie Push

Au-delà de leur puissance narrative, les œuvres d'Oswal-

do Ramirez Castillo révèlent ses talents de dessinateur. Les personnages sont parfois des études d'anatomie, les crânes au sol, les bras multipliés, des esquisses préparatoires.

Ces compositions peuvent former un tout. Elles sont aussi, comme chez Bosch ou chez les muralistes mexicains, une accumulation de petites scènes interdépendantes, mais bien autonomes.

Collaborateur du Devoir

Beaux-arts des Amériques

Barry Gealt

Tableaux marins

3944, rue St-Denis, Montréal (Québec)  
www.beauxartsdesameriques.com

Riopelle, au-delà du all-over

Peinture - dessin - sculpture 1960-1970

Bertrand Carrière et Serge Clément

Chemin faisant

Expositions jusqu'au 1<sup>er</sup> août

GALERIE SIMON BLAIS

20  
ANS  
YEARS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

Spécialiste dans la restauration  
de pièces d'art en pierre de savon,  
marbre, ivoire et albâtre



DEPUIS 1953

Nous restaurons tout...  
sauf les cœurs brisés!

514 484-8332  
www.themrfixit.com

4652, boul. Décarie, Montréal

Les beaux  
détours

CIRCUITS  
CULTURELS

18 juillet - QUÉBEC  
L'Art américain de 1850 à 1950

22 juillet - VAL-DAVID  
Les Jardins du Précambrien

1<sup>er</sup> août - JOLIETTE  
Le Requiem allemand de Brahms  
Date limite de réservation : 30 juin

16 août - MONTRÉAL - GABRIELLE ROY aurait 100 ans  
Une conférence de Francine Sarrasin

www.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Rosemont



À l'honneur Dominic Besner,  
un des plus importants peintres de la relève ;

À découvrir également d'autres artistes contemporains  
tels Varte, Mario Merola, Frank Milo, Pascal Evans...

et de grands peintres historiques dont Borenstein,  
Brandtner, Cosgrove, Pegi Nicol Macleod, Toni Onley...

Galerie TRIMONT

4259 Ste. Catherine O.  
(une rue à l'ouest de Greene)  
Westmount 514 658-7214

## CULTURE

## MUSIQUE CLASSIQUE

## Quel chef pour Québec ?

Yoav Talmi, directeur artistique de l'Orchestre symphonique de Québec, quittera son poste en mai 2011. La chasse au successeur a commencé. Quelles options s'offrent à la direction de l'orchestre?

CHRISTOPHE HUSS

La non-reconduction du mandat de Yoav Talmi par le conseil d'administration n'est une surprise pour personne, sauf apparemment pour le principal intéressé. Le renouvellement ne tenait déjà qu'à un fil au cours du printemps 2007. Mais à cette époque de changement de direction à l'OSQ, l'institution ne pouvait vraiment se permettre de se lancer de manière très improvisée dans la quête d'un nouveau chef. Il était déjà clair toutefois que le mandat du directeur artistique visant les saisons 2008-09, 2009-10 et 2010-11 serait le dernier.

Yoav Talmi ne reviendra pas. Il y a quelques semaines, il s'est dit «trahi» et semblait attendre des signes tangibles de solidarité de la part des musiciens. Ces derniers sont restés neutres, adoptant même une «résolution de neutralité et de non-ingérence». Aucune révolte n'a levé, mais le chef israélien ne fera finalement pas un Charles Dutoit de lui-même: il assurera ses deux dernières saisons. Décision logique: si le «carnet de commandes» d'un Dutoit se remplit très vite, ce n'est pas le cas de tout le monde.

## À la recherche du successeur

Le travail de Yoav Talmi à l'OSQ n'est pas en cause. Sophie Galaise, la directrice générale, ne manque pas de souligner le niveau atteint par l'orchestre sous sa direction et la reconnaissance internationale de la qualité des enregistrements de l'OSQ et de son chef.

Un comité de sélection a été mis sur pied pour la recherche du successeur. Ce comité comprend la direction de l'OSQ, des acteurs du milieu musical, tel Grégoire Legendre, directeur de l'Opéra de Québec, et deux conseillers spéciaux: Zarin Mehta (frère de Zubin), directeur du Philharmonique de New York, et Frank Dans, ancien bras droit de Mehta lorsqu'il œuvrait à l'OSM et actuellement administrateur artistique de l'Orchestre de Cleveland.

Le rôle de ces conseillers dans un processus

de sélection n'est en rien honorifique. On notera que le comité chargé de trouver un successeur à Charles Dutoit à Montréal comptait parmi ses conseillers Jean-Pierre Brossmann, qui avait, jadis, engagé Kent Nagano à l'Opéra de Lyon, lui offrant son premier poste en Europe...

## Trois pistes

Trois options majeures s'offrent au comité de sélection.

Première, la piste québécoise. Lors des remous de 2007, une insistante rumeur envoyait Jacques Lacombe à Québec en remplacement de Yoav Talmi. La reconduction de ce dernier aura peut-être eu raison des chances de celui qui, à Montréal, assura avec professionnalisme l'interim entre le départ de Dutoit et l'arrivée de Nagano.

Les autres chefs québécois libres et à la mesure d'un tel poste sont Jean-François Rivest et Jean-Philippe Tremblay. Le flot des rumeurs envoya le premier sous peu à la direction artistique du Centre d'arts Orford, alors que la carrière du second ne décolle pas aussi vite que celle de Yannick Nézet-Séguin. Ce dernier, comme Bernard Labadie, est occupé à autre chose. La composition même du comité plaide en défaveur de la piste québécoise: on ne va pas mettre Zarin Mehta à contribution pour «recruter local»!

Deuxième piste: le jeunisme. En musique classique aussi il y a des modes. Et celle du moment est le jeunisme. Déclenché avant Gustavo Dudamel — en fait avec l'Anglais Daniel Harding —, mais incarné par le jeune chef vénézuélien, le jeunisme a fait le bonheur de Dudamel à Stockholm et à Los Angeles, d'Andris Nelsons à Birmingham, de Tugan Sokhiev à Toulouse, de Vassili Petrenko à Liverpool, de Yannick Nézet-Séguin à Rotterdam, et de l'inattendu Alan Gilbert, nommé chef du Philharmonique de New York à l'âge de 40 ans. Le jeunisme aide les services de marketing à attirer l'attention. Bon.

Quel problème y a-t-il avec le jeunisme? Lorsqu'un orchestre aguerri fait face à un chef qui a brûlé les étapes, qui apporte quelque chose? Une déclaration de Sophie Galaise au *Soleil* — «Yoav Talmi a amené l'orchestre à un niveau qu'il n'avait pas, je crois, encore atteint. Ça prendra quelqu'un de très fort. Le prochain ou la prochaine devra permettre de faire progresser les musiciens.» — laisse entendre que l'OSQ n'est pas sensible aux effets de mode.

Troisième piste enfin: la filière internationale. La forte demande envers les jeunes chefs a créé depuis cinq ans une «génération sacrifiée», celle des 45-65 ans, qui devrait logiquement accéder aux postes offerts.

C'est parmi ces victimes de la mode que l'OSQ peut faire — et fera — son marché. Le profil est facile à établir: un chef d'expérience qui sache faire travailler un orchestre, qui connaisse bien la voix pour conjurer les velléités d'expansion artistique de l'Opéra de Québec et, enfin, quelqu'un qui parle français.

## Le cas de Québec

À tout cela se greffe la psyché de Québec, qui n'en finit plus de profiter de la lancée du 400<sup>e</sup> anniversaire. Au point où la ville s'offre pour cinq ans le Cirque du Soleil en spectacle gratuit et rêve à nouveau des Nordiques. Une vraie émulation entre Québec et Montréal peut naître en attendant à l'OSQ un personnage de renommée internationale encore supérieure à celle de Yoav Talmi. Quelqu'un qui privilégie l'exaltation musicale et se pose ainsi en contraste avec le profil plus analytique du directeur musical de l'OSM.

Le Devoir



TIZIANA FABI AGENCE FRANCE-PRESSE

Frédéric Mitterrand n'était pas dans la liste habituelle des pressentis pour être ministre de la Culture de Nicolas Sarkozy. Mais il porte un nom magique aux yeux du président: Mitterrand.

## Portrait du nouveau ministre de la Culture français

## Qui est Frédéric Mitterrand ?

Il est cultivé, et assez peu mondain. Ses amis savent qu'il peut être un gros travailleur, mais que les dossiers l'ennuient. Il a écrit quelques beaux livres et réalisé des films remarquables. Mais son goût pour le glamour et le romanesque l'a plus souvent entraîné vers les actrices des grandes années hollywoodiennes et la vie tragique des têtes couronnées qu'aux premières de spectacle.

Frédéric Mitterrand n'était pas dans la liste habituelle des pressentis pour être ministre de la Culture de Nicolas Sarkozy. Tout autre que lui aurait pu déplaire en annonçant seul, vingt-quatre heures avant l'Élysée, sa nomination. Mais il porte un nom magique aux yeux du président: Mitterrand.

Personne ne peut vraiment dire, dans les cercles autour du chef de l'État, qu'il soit un proche de la première heure. En matière électorale, il a longtemps fluctué. Inquiète de cette «ouverture» voulue par Nicolas

Sarkozy pour troubler le Parti socialiste, Martine Aubry s'est empressée d'affirmer que le neveu de François Mitterrand «n'a jamais été socialiste». Ce n'est pas tout à fait faux.

Supporteur enthousiaste de son oncle en 1981, il a adhéré en fin de règne au Mouvement des radicaux de gauche. En 1995, il a voté Jacques Chirac dès le premier tour. En 2007, l'un de ses grands amis, Pierre Bergé, finançait bien Ségolène Royal, mais il s'est gardé pour sa part de paraître dans les comités de soutien de la candidature socialiste. Son entrée au gouvernement ne répond pas aux classiques dosages partisans. Mais l'homme porte un nom magique aux yeux du président: Mitterrand.

Au fond, ce qu'il connaît le mieux de Nicolas Sarkozy, c'est sa belle-famille, les Bruni-Tedeschi. Il a toujours aimé le raffinement des vieilles noblesses italiennes. Il doit d'ailleurs une bonne partie de sa nomination

à la présidence de la Villa Médicis, en juin 2008, à la troisième épouse du chef de l'État.

Ses relations avec Nicolas Sarkozy lui-même? Devant ses collaborateurs dont il prenait congé, mardi à Rome, le nouveau ministre de la Culture a assuré n'avoir rencontré le président de la République que «deux ou trois fois». Mais Nicolas Sarkozy s'intéresse depuis longtemps au neveu de François Mitterrand. En amateur de télévision, il a maintes fois regardé ses sagas de rois déchu et de stars suicidaires. En amoureux du romanesque en politique, il a goûté le parcours de ce rejeton d'une famille politique mythique, ouvertement homosexuel dans un milieu bourgeois, émouvant sous l'ombre tutélaire de François Mitterrand. À l'Élysée, on cherchait comment utiliser avec plus d'éclat le nom magique de Mitterrand...

Le Monde



SOURCE OSQ

Le chef israélien Yoav Talmi ne sera pas reconduit dans ses fonctions à l'OSQ.



Art de la Rome pontificale

29 mai au 7 septembre 2009

RAPHAEL à CARRACCI

www.beaux-arts.ca/raphael

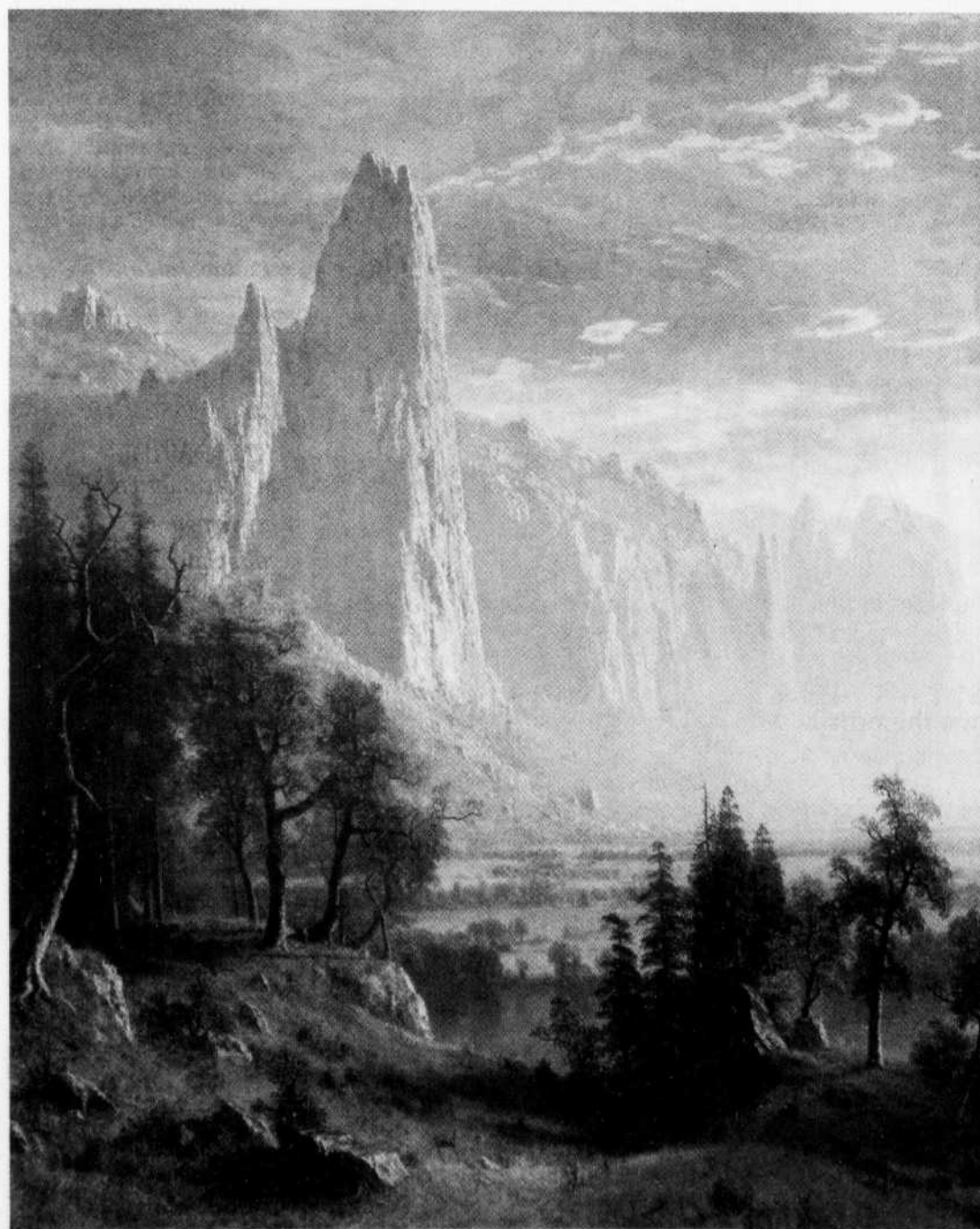
Musée des beaux-arts National Gallery of Canada

Présentée par Financière Sun Life

LeDroit OTTAWA CITIZEN

CBC Radio-Canada Canada

380, promenade Sussex, Ottawa 1-800-319-ARTS



GRANDEUR NATURE

PEINTURE ET PHOTOGRAPHIE DES PAYSAGES AMÉRICAINS ET CANADIENS DE 1860 À 1918 18 JUIN 27 SEPT. 2009

Aussi ouvert les mercredis, jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins\* \*Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Horaire des visites commentées disponible sur mbam.qc.ca/nature

AUSSI À L'AFFICHE AU MUSÉE: L'EXPOSITION FRÉDÉRIC BACK, UNE NATURE TÉMOIN. ENTRÉE LIBRE.

1379, rue Sherbrooke Ouest. Métro Guy-Concordia/Peel

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL Pavillon Michal et Renata Hornstein mbam.qc.ca | 514-285-2000

UNE PRÉSENTATION DE

Financière Sun Life

TERRA

AIR CANADA

Albert Bierstadt (1830-1902), Vallée de Yosemite (détail), 1869, huile sur toile, 137,8 x 184,2 cm, Oakland Museum of California, gift of Miss Marguerite Laird in memory of Mr. and Mrs. P. W. Laird.

## CULTURE

## Question d'argent

## THE GIRLFRIEND EXPERIENCE

Réalisation: Steven Soderbergh. Scénario: Brian Koppelman et David Levien. Avec Sasha Grey, Chris Santos, Mark Jacobson, Glenn Kenny. Image: Peter Andrews. États-Unis, 2009, 77 min.

ANDRÉ LAVOIE

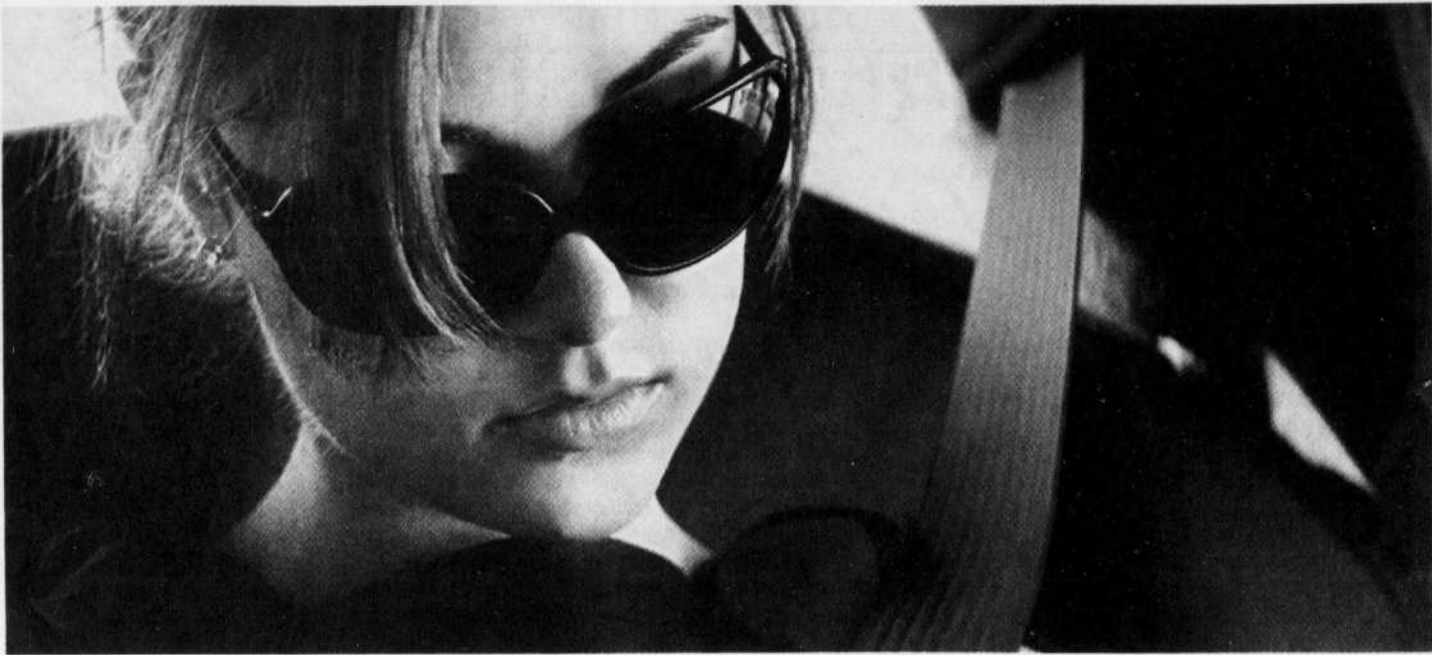
Elle est à votre service, pour le rêve ou pour le vice, et pour la modique somme de 2000 \$ l'heure. De plus, non seulement pouvez-vous vous offrir à ce prix une véritable partie de jambes en l'air, il est également possible de réclamer ses engagements au creux d'un lit douillet, c'est surtout dans des restos chic, des bars branchés et des salons feutrés qu'elle expose ses charmes, ainsi qu'une obsession largement partagée pour une économie américaine chancelante avec, comme bruit de fond persistant, les échos de la campagne présidentielle de l'automne 2008.

Cette réflexion sur l'instrumentalisation des échanges humains va bien au-delà de sa dimension sexuelle. Elle semble d'ailleurs contamineur tous les rapports, comme en témoigne le copain de Chelsea, prostituée de luxe, règne sur Manhattan et trône dans le dernier film de Steven Soderbergh, *The Girlfriend Experience*, qu'il faut associer à sa veine expérimentale vaguement fauchée (*Bubble, Full Frontal*) et non à celle des extravaganzas tous azimuts (*Che, Traffic, Ocean's Eleven*). De plus, question d'établir un curieux brouillage des sens, le cinéaste s'est offert les services

(cinématographiques!) de Sasha Grey, une star du porno qui, vous l'aurez compris, n'a eu aucun mal à se mettre dans la peau de cette reine de la nuit qui monnaie ses charmes comme d'autres transigent des actions à la Bourse.

C'est d'ailleurs cet aspect purement et strictement économique qui fascine ici Soderbergh. La précision s'avère importante, car ceux qui voudraient apprécier les courbes et les formes de Sasha Grey seront bien déçus, le cinéaste préférant filmer sa froide assurance, sa farouche détermination et son esprit calculateur. Et si elle termine parfois ses engagements au creux d'un lit douillet, c'est surtout dans des restos chic, des bars branchés et des salons feutrés qu'elle expose ses charmes, ainsi qu'une obsession largement partagée pour une économie américaine chancelante avec, comme bruit de fond persistant, les échos de la campagne présidentielle de l'automne 2008.

Cette réflexion sur l'instrumentalisation des échanges humains va bien au-delà de sa dimension sexuelle. Elle semble d'ailleurs contamineur tous les rapports, comme en témoigne le copain de Chelsea, Chris (Chris Santos, le vide gonflé à l'hélium), un entraîneur personnel qui ne se formalise pas de l'emploi du temps de sa compagne. Tout comme elle, avec son corps d'Adonis et son sourire carnassier, il use de sa compétence, mais aussi de ses charmes, pour assurer sa sécurité financière. En fait, ce couple, en ap-



Sasha Grey, une star du porno, tient la vedette du dernier film de Steven Soderbergh, *The Girlfriend Experience*.

parence dépareillé, cristallise cette fascination aveugle pour l'argent, modulant ainsi sa manière d'aborder les autres. Soderbergh traque avec intelligence cette spontanéité qui s'évapore une fois le contrat respecté, la transaction conclue, comme en témoigne le début du film, véritable mise en scène d'une fausse quoti-

dienneté amoureuse. Cet exercice de style, tourné à l'aide d'une petite caméra numérique et ratissant des intérieurs souvent peu ou mal éclairés, n'affiche aucune perversité voyeuriste, exhibant surtout les dessous d'une société plus matérialiste que sexuée, plus intéressée en somme à ouvrir son porte-

monnaie qu'à baisser son pantalon. Dans cette pochade luxueuse, ne cherchez pas un quelconque frisson érotique, encore moins une grande parcelle de peau longuement dénudée; comme aux beaux jours de l'ère Bill Clinton, «it's the economy, stupid».

*Collaborateur du Devoir*

## Maman, je te traîne en cour

## MY SISTER'S KEEPER (V.F.: MA VIE CONTRE LA TIENNE)

Réalisation: Nick Cassavetes. Scénario: Jeremy Leven et Nick Cassavetes d'après le roman de Jodi Picoult. Avec Cameron Diaz, Abigail Breslin, Sofia Vassilieva, Jason Patric, Joan Cusack. Image: Caleb Deschanel. Montage: Jim Flynn, Alan Heim. Musique: Aaron Zigman. États-Unis, 2009, 109 min.

ANDRÉ LAVOIE

On ne peut contester la lourdeur symbolique du nom de famille de Nick Cassavetes, évoquant la grandeur du cinéma indépendant américain à une époque où il était un véritable espace de liberté, petit et exigeant; les films de son père, John Cassavetes, témoignaient de cette farouche dé-

termination et il suffit de revoir *Husbands, Faces* ou *Gloria* pour s'en convaincre.

Nick Cassavetes vit à une autre époque, assume son éclectisme et surtout les contraintes d'une industrie moins portée sur l'audace. Sa filmographie affiche ses louvoisements professionnels, du sentimentalisme (*The Notebook*) à la délinquance soft (*Alpha Dog*), et maintenant au mélodrame médico-légal avec *My Sister's Keeper*, basé sur un roman à succès de Jodi Picoult. Le film aurait pu tout aussi bien s'intituler *Préparez vos mouchoirs*, mais comme quelqu'un d'autre était déjà passé par là...

La lente et douloureuse agonie d'un enfant provoque toujours son lot d'émotions fortes, et dans *My Sister's Keeper*, le combat de la jeune Kate (Sofia Vassilieva) contre

la leucémie ne manquera pas de tirer les larmes. Par contre, à cette lutte se superpose une autre bataille, étonnante à première vue mais finalement plutôt logique au sein d'une société américaine où poursuivre son voisin ou sa belle-mère relève de la routine. Il est tout de même surprenant de voir Anna (Abigail Breslin, la charmante révélation de *Little Miss Sunshine*), la sœur cadette de Kate, débarquer dans le bureau d'un avocat réputé (Alec Baldwin) dans l'intention de poursuivre ses parents afin qu'ils cessent de se servir d'elle, et de son corps, pour tenter de prolonger la vie de l'aînée. Ne serait-elle au fond qu'un cobaye? Sa mère (étonnante Cameron Diaz), avocate ayant mis sa carrière en veilleuse pour tenir à bout de bras sa famille disloquée, retrouve ses ré-

flexes de tigresse pour ramener Anna à la raison, même devant un juge encore meurtrie par le décès tragique de sa fille (émouvante Joan Cusack dans un petit rôle qui illumine tout le film).

Coups de théâtre, enjeux à saveur éthique et autres scènes larmoyantes composent le menu de ce mélodrame volontairement décousu, permettant ainsi de doser au compte-gouttes les revirements de situations et de jeter un peu d'ombre sur les motivations réelles de certains personnages. Le caractère éclaté du récit évite ainsi de faire de cette agonie un lancinant chemin de croix, Cassavetes s'attardant autant aux détails du mal qui ronge l'adolescente qu'à l'impact de cette mort annoncée sur les survivants, dont les deux enfants du couple toujours pétants de santé, qui finissent par considérer leur condition physique avec une certaine fatalité.

Même si le film ne s'éloigne jamais de ses origines romanesques avec cette multiplication de voix intérieures, plus décoratives que pertinentes, et qu'il ne renouvelle en rien les diktats des tragédies médicales — et où les enjeux financiers autour du coût des soins dans le système de santé américain sont toujours soigneusement balayés sous le tapis... —, *My Sister's Keeper* affiche une sincérité que l'on aurait bien tort de boudier.

*Collaborateur du Devoir*

## D'un mortel ennui

## BOUQUET FINAL

Réalisation et scénario: Michel Delgado. Avec Didier Bourdon, Marc-André Grondin, Marthe Keller, Gérard Depardieu. Image: Pascal Genesseeux. Montage: Joëlle Hache. Musique: Philippe Valentin. France, 2008, 101 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ne passe-t-on pas notre vie à nous moquer de la mort? Du déni permanent au flirt perpétuel en passant par le rire narquois, tous les moyens sont bons pour la défier ou l'oublier. Les entrepreneurs de pompes funèbres ne sont pas si différents; ils ont beau côtoyer la mort quotidiennement, ils sont tout de même du côté de la vie, comme vous et moi.

Au fond, ne seraient-ils pas surtout une cible facile, profitant du malheur des autres pour faire fructifier leur commerce? Devant *Bouquet final*, le premier film de Michel Delgado, ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles et ne rien craindre d'une éventuelle entachée. Encore faudrait-il une mise en scène ayant un peu de mordant et des dialogues dépouillés des pires clichés pour ne pas se sentir forcé d'assister à une veillée funèbre plutôt que cinématographique.

Le malaise tient d'abord à l'aspect prétendument comique du film, cette description des us, coutumes et autres rituels des croque-morts d'aujourd'hui, à laquelle se greffe une intrigue sentimentale d'une banalité affligeante. Ces deux ambitions se télescopent sans cesse, pas plus édifiantes l'une que l'autre, frappées

du même manque évident d'inspiration. Elles s'accroissent quelque peu à l'arrivée de Gabriel (Marc-André Grondin, à l'accent français irréprochable, sans plus) dans une succursale d'une grande compagnie de pompes funèbres. Le jeune blanc-bec est forcé d'y faire un stage avec Gervais (Didier Bourbon), celui qui convoitait le poste important que Gabriel a obtenu au siège social. En plus de subir les sarcasmes de son patron frustré, ce gestionnaire à l'âme d'artiste passe la moitié du film à cacher son emploi du temps à celle qu'il aime, Claire (Bérénice Bejo), jolie mère célibataire, qui ignore que son grand-père (excellent Michel Galabru, dans un rôle trop court) fut détrossé de quelques milliers d'euros par celui qu'elle croit être compositeur et non embaumeur.

Toute cette agitation autour des cercueils, et lors de quelques incursions au cimetière du Père-Lachaise, arrive à peine à nous faire décrocher deux ou trois sourires. On en vient surtout à s'inquiéter de l'état véritable de la comédie française. Vue d'ici, la situation ne semble pas très rigolote, surtout lorsqu'il faut une fois encore se farcir le jeu paresseux de Gérard Depardieu en sculpteur vaniteux et papa irresponsable, heureusement secondé par la pétillante Marthe Keller, qui fait tout ce qu'elle peut avec ce personnage caricatural de maman bien accrochée à l'esprit de mai 68.

L'excellente série télévisée *Six Feet Under* constitue l'antidote idéal aux tristes effluves de ce *Bouquet final*.

*Collaborateur du Devoir*

# fass

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

**30 Juillet**  
au  
**8 Août**  
**2009**

**Fass danse**

- BALLET BIARRITZ
- BALLET MARIBOR
- BJM DANSE
- BOUGE DE LA
- NAOMI STIKEMAN

**Fass musique**

- OLIVER JONES
- DIANE DUFRESNE
- CONSTANTINOPLE

**PHOTO: JANE UZZI**

**FASS.CA**  
**TICKETPRO**  
**1 866 908 9090**

Hydro Québec

présente

## festival Orford 2009



**CHARLIE PARKER ET JOHN COLTRANE**  
Rémi Bolduc et son ensemble  
**Samedi 27 juin à 20h**

**SYMPHONIE POUR PIANO SEUL**  
Marc-André Hamelin, piano  
**Dimanche 28 juin à 14h 30**

**JOYEUX ANNIVERSAIRE, OLLIE!**  
Le trio Oliver Jones  
**Dimanche 2 août à 16h**  
**EN SUPPLÉMENTAIRE!**

eka

LE DEVOIR

le vertendre  
la face cachée d'Orford

**ABONNEZ-VOUS ET PROFITEZ DES RABAIS!**  
2009 | du 19 juin au 15 août | [www.arts-orford.org](http://www.arts-orford.org) | RÉSERVATION: 819-843-3981 | 1-800-567-6155

Great-West  
London Life  
Canada-Vie

ARCHAMBAULT  
Université de Montréal  
ealaxie

YAMAHA  
AmericanAirlines  
Parrainage création  
Canadian Heritage

Québec

LE DEVOIR

ESPACE MUSIQUE 89.7

ESPACE MUSIQUE 90.7

ESPACE MUSIQUE 100.7

Québec

CE SOIR **NORMAND GUILBEAULT**

Hommage à Mingus  
20 h au Lion d'Or

L'OFF Festival  
Jazz 10  
de Montréal

# CULTURE

LES **MERCREDIS DU DOC**  
3/1 sur tous les documentaires

**BOITE NOIRE**  
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

CINÉMA

## Le repos du cinéaste nomade

*Whatever Works*, le nouveau film de Woody Allen, ramène le cinéaste dans son New York habituel après une parenthèse européenne.

**WHATEVER WORKS**

Réalisation et scénario: Woody Allen. Avec Larry David, Evan Rachel Wood, Patricia Clarkson, Ed Begley Jr., Henry Cavill. Image: Harry Savides. Montage: Alisa Lepselter. États-Unis-France, 2009, 92 min.

**ANDRÉ LAVOIE**

Non seulement Woody Allen rentre-t-il à la maison dans *Whatever Works*, son premier film new-yorkais après une parenthèse européenne dont le sommet fut sans conteste *Match*

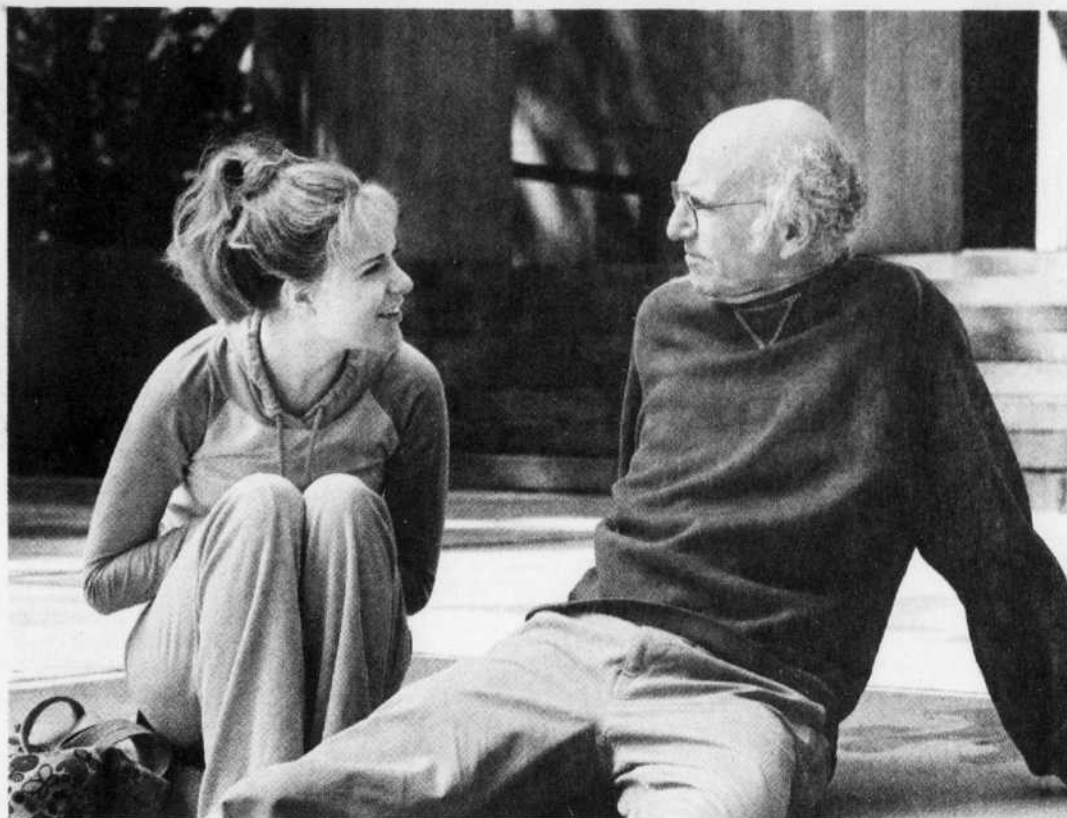
*Point*, mais il signe sa comédie la plus grinçante depuis *Hollywood Ending*, une charge délicate contre le cinéma tel que pratiqué à Los Angeles. On peut même pointer ici et là des situations, voire des répliques, qui évoquent pratiquement l'ensemble de son œuvre: d'*Annie Hall* à *Bullets over Broadway* en passant par *Hannah and Her Sisters* et *Broadway Danny Rose*, le parcours ressemble à un vaste sentier balisé, à une promenade familière dans un univers dont les repères semblent immuables (parcs verdoyants, appartements spacieux, cafés sympas, etc.). Tout comme vous sans doute, j'aimerais bien vivre dans un film de Woody Allen.

Par contre, il faut souffrir d'un masochisme profond pour vouloir partager le quotidien de Boris Yelnikoff (Larry David), un

universitaire à la retraite qui semble avoir tout raté, dont sa dernière tentative de suicide. Sa misanthropie ne connaît aucune limite, et en cela elle rejoint parfaitement celle du cinéaste, qui ne fait même pas semblant de se cacher derrière ce grossier personnage qui insulte autant des bambins à qui il enseigne les subtilités du jeu d'échecs que ses amis, habitués à ses sarcasmes.

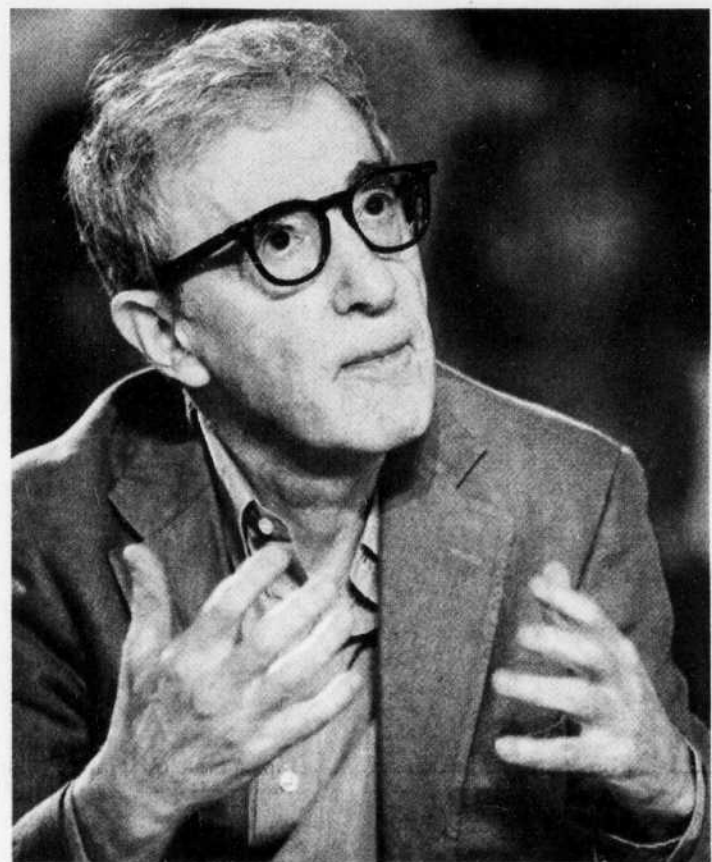
Cette carapace va peu à peu se fissurer au contact de Melody (Evan Rachel Wood, belle et gracieuse), une jeune fugueuse originaire du Mississippi et venue à New York pour s'éloigner de l'emprise de ses parents, des catholiques zélés. Son ignorance ressemble beaucoup à celle de Mira Sorvino dans *Mighty Aphrodite* et, tout comme elle, Melody saura conquérir les cœurs, surtout celui de ce vieux grincheux, d'abord en s'incrutant chez lui et plus tard avec la bague au doigt. Or, pour notre plus grand bonheur, voilà que débarque sa mère (Patricia Clarkson, d'une drôlerie comparable à celle de la grande Diane Wiest), vite transformée en artiste libérée, et libertaire, jetant dans les bras de sa fille un bellâtre anglais (Henry Cavill) pour l'éloigner d'un beau-fils plus vieux qu'elle, et surtout plus détestable.

L'humour chez Woody Allen se décline parfois dans un burlesque débridé (*Scoop*), mais tire surtout sa force dans cette joyeuse enfilade de dialogues percuteurs, de répliques ironiques et de monologues dignes tout autant d'un exposé scientifique que du délire d'un illuminé lettré. *Whatever Works* appartient à cette seconde catégorie, se moulant à la personnalité abrasive de Larry David, un des créateurs de la sitcom *Seinfeld*, dont le jeu n'est en rien remarquable mais pourvu de ce détachement qui rend son personnage tout à la fois imposant, corrosif et aux limites du vraisemblable — et pas seulement lorsqu'il s'adresse directement à la caméra, au grand désarroi de son entourage.



Evan Rachel Wood et Larry David dans *Whatever Works*, le nouveau film de Woody Allen

SOURCE MAPLE PICTURES



Woody Allen lors de la sortie de *Whatever Works* la semaine dernière à Paris

STÉPHANE DE SAKUTIN REUTERS

Loin des lumières chatoyantes de *Vicky Cristina Barcelona* ou de l'esthétique raffinée de *Radio Days*, *Whatever Works* affiche une simplicité visuelle qui s'explique en partie par le caractère quelque peu suranné du scénario, qui traîne depuis longtemps dans les tiroirs de son auteur. D'où l'impression d'assister non seulement au retour de Woody Allen à New York, mais à l'esprit d'une époque où le brillant rédacteur de gags pour la télévision cédaient peu à peu sa place au cinéaste. Même s'il s'agit d'un film mineur, il est traversé de part en part par la finesse d'esprit d'un artiste qui, cinématographiquement parlant, a décidé de s'appuyer d'abord sur son savoir-faire. Si tous les cinéastes au repos pouvaient être aussi inspirés...

Collaborateur du Devoir

Hydro Québec PRÉSENTE

### LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget!

Du 20 juin au 6 septembre 09

Tous les concerts sont présentés à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

**SAMEDI 4 JUILLET**  
Financière Sun Life

**30 ANS DE GUITARE AU DOMAINE FORGET!**

9h30 à 15h30 : Marché de la guitare : luthiers, éditeurs...  
10h00 : Cours de maître : **CELSO MACHADO**  
Dès 15h30 : **Rémi Boucher, Jérôme Ducharme, Duo Similia, Peter McCutcheon, Jean Vallières, Trio Alla Grande, Patrick Roux, Bruce Holzman et Denis Poliquin**  
20h30 : **PAVEL STEIDL**  
22h15 : **CELSO MACHADO**, guitare, voix et percussions  
*Musique brésilienne*

**TIRAGES ET PRIX DE PRÉSENCE!**  
**RÉSERVEZ VOTRE FORFAIT DÈS MAINTENANT!**  
Étudiants : 18 \$ • 21 à 30 ans : 22 \$ • Régulier : 40 \$

**INFORMATION ET RÉSERVATIONS :**  
1 888-DFORGET (336-7438)  
www.domaineforget.com

Hydro Québec PRÉSENTE

### LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget!

Du 20 juin au 6 septembre 09

Tous les concerts sont présentés à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

**DIMANCHE 5 JUILLET**  
Jeune Public  
**CELSO MACHADO**, guitare, voix et percussions  
*Voyage dans la forêt amazonienne*  
À partir de 5 ans

**JEUDI 9 JUILLET**  
Les Concerts Jazz  
**PATRICIA BARBER**  
*De sa voix chaude et sombre, Patricia Barber nous propose un heureux mélange d'œuvres de Cole Porter et d'œuvres originales.*  
Soirée **Deloitte**

**VENDREDI 10 JUILLET**  
Les Solistes  
**CATRIN FINCH**, harpe  
*Bach | Les Variations Goldberg*  
Soirée **Hydro Québec**

**LES BRUNCHES-MUSIQUE**

**Dimanche 5 juillet**  
**TRIO ALLA GRANDE**  
Trio de guitares  
**Dimanche 12 juillet**  
**DENIS LABRIE**, accordéon  
*Au temps de la valse*

**INFORMATION ET RÉSERVATIONS :**  
1 888-DFORGET (336-7438)  
www.domaineforget.com

Hydro Québec présente

les séries **Pro Musica**  
2009 - 2010

**61<sup>ème</sup> SAISON**  
**PLACE DES ARTS**

**Série Émeraude « HOMMAGE AUX CORDES »**  
L'Octuor St-Martin-in-the-Fields, cordes Cloé Hanslip, violon  
Dang Thai Son, piano Veronika Eberle, violon  
Quatuor Vogler, cordes et clarinette Nicola Benedetti, violon  
Quatuor Fine Arts, cordes Janina Fialkowska, piano

**Série Topaze**  
Anne-Marie Dubois, piano;  
Laurence Kavaleh, violon et Paul Stewart, piano;  
Quatuor Made in Canada, cordes

**Abonnements :** 175 \$, 155 \$, 85 \$  
(étudiants), (taxes et frais non-inclus) \*  
\*Pro Musica, tél. : 514-845-0532  
sans frais : 877-445-0532

**Billets :** 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants)\*\*  
\*\* Place des Arts : 514-845-0532

Conseil des arts et des lettres Québec  
HYATT ROYAL MONTEAL  
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
La Scena Musicale LA PRESSE  
Représentation de l'État de Bavière au Québec

Site web : [promusica.qc.ca](http://promusica.qc.ca) - Téléphone : 514-845-0532

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE D'AUJOURD'HUI

du 16 au 23 juillet 2009

**LES MUSICALES de Sainte-Adèle**

**Jeu 16 juillet**  
20h30 Billets: 20\$ + taxes & fr  
*The Lost Fingers*

**Samedi 18 juillet**  
20h30 Billets: 24\$ + taxes & fr  
**Daniel Bélanger**  
Spectacle solo

**Jeu 23 juillet**  
20h30 Billets: 18\$ + taxes & fr  
**Mara Tremblay et Antoine Gratton**  
Programme double

**Dans Pamphithéâtre du Parc de la Famille**  
Rue Morin

Admission à partir de 17h00 pour  
L'Apéro des musicales  
5@7  
Martini, bière froide, musique

**Formule «apportez votre chaise»**  
Info - Billets en ligne:  
[www.lesmusicalesdesainteadele.com](http://www.lesmusicalesdesainteadele.com)

**Passeport**  
3 spectacles 53\$ + taxes & fr

**Desjardins**  
Caisse populaire des Pays d'en-Haut  
partenaire officiel

Entre les soirs de spectacle  
17h00 Adm. libre  
**L'Apéro des Musicales 5@7**  
Martini, bière froide, musique, spectacles  
Une production **Club Mont-Blanc**

CHAMBRE DE COMMERCE de Sainte-Adèle  
LE DEVOIR IGA

# CINÉMA

## Une vieille maîtresse

### CHÉRI

Réalisation: Stephen Frears. Scénario: Christopher Hampton, d'après les romans de Colette. Avec Michelle Pfeiffer, Rupert Friend, Kathy Bates, Felicity Jones. Photo: Darius Khondji. Montage: Lucia Zucchetti. Musique: Alexandre Desplat. Grand-Bretagne-Allemagne-France, 2009, 100 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

La perspective de retrouver Stephen Frears, Christopher Hampton et Michelle Pfeiffer, respectivement réalisateur, scénariste et vedette du film *Dangerous Liaisons*, avait de quoi faire saliver les cinéphiles. Œuvre en apparence plus légère et plus sage, *Chéri* s'avère d'une étonnante gravité et, finalement, pas très éloignée de son illustre prédécesseur.

Au détour d'un regard froid, Frears révèle le calcul derrière la jovialité de façade et, ici aussi, les bons mots sont des armes de choix. Amateurs de dialogues bien ciselés et de films d'époque opulents devraient y trouver leur compte.

Paris, au tournant du siècle dernier. Léa de Lonval (Pfeiffer, royale), qui, à l'instar d'autres femmes de sa condition, a bâti sa fortune à la sueur de son corps superbe, envisage de prendre une retraite dorée bien méritée. Quand madame Peloux (Kathy Bates, redoutable), une vieille amie du métier, lui demande de conseiller son fils Chéri (Rupert Friend, bibelot), un beau garçon menant une vie

dissipée, l'existence de Léa prend un tournant inattendu. Et voilà qu'une femme qui ne croit plus guère au sentiment amoureux s'éprend d'un tout jeune homme qui l'aime en retour. Mais même au sein de cette bourgeoisie frivole qui vit en marge de la bonne société, pareille union ne saurait être éternellement tolérée.

Stephen Frears filme principalement en intérieurs, dans les chambres et les salons, dont il rend bien la nature étouffante. Il montre d'ailleurs Léa en sortant, comme si elle tentait d'échapper à une suffocation aussi bien physique que psychologique. La scène où cette dernière fait quelques pas sur l'immense terrasse d'un hôtel de Biarritz est révélatrice de la manière de Frears, qui suit la protagoniste et nous révèle — nous ouvre — l'océan en même temps qu'à elle. Le confinement du dernier plan devrait être considéré en gardant à l'esprit ce motif de la fuite vers le dehors. Dès lors, le dénouement apparaît dans toute son implacable ironie.

Avec un budget de 23 millions de dollars, une grosse somme mais des «peanuts» pour ce type de productions, le cinéaste et son équipe font des merveilles. Sans surprise, le travail de Darius Khondji à la photo est impeccable, quoique atypique, la palette des pastels avec laquelle

il doit ici composer s'éloignant de ses riches primaires habituelles (*Seven*, *In Dreams*). Les décors précis, qui témoignent de l'influence qu'avait à l'époque l'architecte Hector Guimard, sont un autre atout. Petite réserve: la trame sonore d'Alexandre Desplat, qui se fait parfois trop insistante. Dommage, son travail sur le récent *Benjamin Button* témoignait pourtant d'un doigté plus subtil. Chapeau bas (et, croyez-moi, l'expression est de circonstance) à la costumière Consolata Boyle, déjà mise en nomination aux Oscar pour son travail moins voyant mais tout aussi efficace sur *The Queen*, du même Frears. Les ravissantes toilettes que porte Michelle Pfeiffer semblent tout droit sorties d'une affiche

de Privat-Livemont.

Moins fastueux que *Dangerous Liaisons*, que Frears cite explicitement à la fin par, littéralement, un jeu de miroirs, *Chéri* ne devrait pas décevoir la patience des cinéphiles, ne serait-ce que pour la performance centrale de madame Pfeiffer, sensible et mesurée. Généreuse de ses pattes d'oie et autres ridicules, la belle actrice s'abandonne à une réflexion tragicomique dont l'objet n'est pas tant les amours mortes que le temps assassin.

Collaborateur du Devoir



Dans *Chéri*, Michelle Pfeiffer offre une interprétation sensible et mesurée.

MAPLE PICTURES

### INTERNET

## Sur les routes américaines avec David Lynch

Le réalisateur d'*Elephant Man* (1981) et d'*Une histoire vraie* (1998), le cinéaste David Lynch, est le producteur et présentateur d'une série de mini-documentaires en forme de *road-movie*. Mais la réalisation et le montage reviennent à son fils, Austin Lynch, et à son ami, Jason S.

Pendant soixante-dix jours, avec Angie Schmidt et Julie Pepin (qui ont conduit les entretiens), les deux réalisateurs, munis de caméra, ont sillonné les États-Unis. Un voyage de plus de trente mille kilomètres, au gré de rencontres fortuites. Chaque fois

qu'ils l'ont pu et qu'ils ont eu envie de le faire, ils ont demandé à des Américains de leur raconter leur histoire. Un projet si simple qu'on pourrait le croire sans relief. Les cinq premiers volets de la série de portraits qui en résulte prouvent tout le contraire.

En trois minutes, sans commentaires, Austin Lynch et Jason S. parviennent à raconter un homme, une vie, par le son et l'image, à évoquer un pays et ses espaces, aussi. «Nous avons commencé le

montage lorsque nous sommes rentrés à Los Angeles, après le tournage. Cela a représenté une part essentielle du projet, nous y avons passé un an. Pour chaque entretien, nous avions entre trente-cinq minutes et une heure de rushes. Au final, chaque épisode dure en moyenne trois à cinq minutes», expliquent les deux jeunes réalisateurs, avant de poursuivre: «Ce que nous souhaitons, c'est que les spectateurs se sentent proches des personnes rencontrées.»

Mi-juin, le site dédié à ce beau projet avait été visité plus de 500 000 fois. Certes, le nom de David Lynch contribue à ce succès. Il n'en est pourtant pas moins mérité.

■ <http://interviewproject.davidlynch.com>

Le Monde



STEFANO RELLANDINI

David Lynch a été honoré en 2006 par le Festival de Venise pour l'ensemble de sa carrière.

### EN BREF

## Rétrospective Louis Malle

Trois films marquants du réalisateur français Louis Malle font l'objet d'une petite rétrospective à Ottawa à l'instigation de l'ambassade de France et de l'Institut canadien du film. Dès ce soir, *Ascenseur pour l'échafaud* sera projeté à l'Auditorium de Bibliothèque et Archives Canada. Suivront *Les Amants* le 4 juillet et *Zazie dans le métro* le 18 juillet. Ces longs métrages rappellent les thèmes privilégiés du réalisateur: l'enfance et les relations de couple. Louis Malle est toujours resté en marge des courants dominants du septième art. — *Le Devoir*

Ed Begley Jr. Patricia Clarkson Larry David Conleth Hill Michael McKean Evan Rachel Wood

## Whatever Works

(v.f. Comme tu veux)

« Du grand Woody Allen... retour aux sources de la comédie new-yorkaise. »  
— Brian D. Johnson, *Maxim's Magazine*

une nouvelle comédie de Woody Allen

À l'affiche! VERSION ORIGINALE ANGLAISE CINÉMAS AMC LE FORUM 22

« EXQUISITE MICHELLE PFEIFFER DONNE UNE EXCELLENTE PERFORMANCE. »

DU RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE

## CHÉRI

MICHELLE PFEIFFER

À l'affiche! VERSION ORIGINALE ANGLAISE CINÉMAS AMC LE FORUM 22

MIEUX EN FRANCE (MEILLEUR FILM) MIEUX EN FRANCE (MEILLEUR FILM) MIEUX EN FRANCE (MEILLEUR FILM) MIEUX EN FRANCE (MEILLEUR FILM) MIEUX EN FRANCE (MEILLEUR FILM)

« COURE-Y, C'EST VRAIMENT UN TRÈS TRÈS GRAND FILM! »  
Catherine Perrin, *C'est bien meilleur le matin*

« UN VRAI COUP DE CŒUR, UN SCÉNARIO BRILLANT ET DRÔLE! »  
Le Devoir

« UN VOYAGE DÉPAYSANT ET PLEIN DE SAVEURS! »  
Le Figaro

## TULPAN

UN FILM DE SERGEY DVORTSEVOY

À L'AFFICHE! VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS Tous les jours: 15h00 - 17h00 - 19h00

Quinzaine des Réalisateurs

« An astonishingly mature work... introduce us to a new and authentic auteur. »  
Brendan Kelly, *THE GAZETTE*

« Le film se révèle à la hauteur des prix qu'il a remportés à Cannes. »  
Cédric Bélanger, *LE JOURNAL DE MONTRÉAL*

« Un grand cri d'amour... Un film à la fois drôle et profond. D'une fraîcheur enthousiasmante. »  
Marc-André Lussier, *LA PRESSE*

Les films ne servent plus que leurs maîtres sont mortifiés.

K-FILMS AMÉRIQUE distribue

## J'AI TUÉ MA MÈRE

ANNE DORVAL XAVIER DOLAN FRANÇOIS ARNAUD SUZANNE CLÉMENT PATRICIA TULASHE NIELS SCHNEIDER et MONIQUE SPAZIANI

en collaboration avec XAVIER DOLAN

À L'AFFICHE

CINÉPLEX BOUCHERVILLE CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC

CINÉPLEX MEGAFLEX JACQUES-CARTIER CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC

CINÉPLEX BISHMAN SHAWINIGAN CINÉPLEX SAINT-EUSTACHE CINÉPLEX VICTORIAVILLE CINÉPLEX QUÉBEC

CINÉPLEX CINÉPLEX GATINEAU CINÉPLEX FLEUR DE LYS CINÉPLEX TRIOB-RIVIÈRES CINÉPLEX BEAUPORT CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX LE CLAP CINÉPLEX LÉVELLÉ

### ARCHAMBAULT

## PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 16 au 22 juin 2009

1	BABINE
2	C.A. Saison 3
3	HOME
4	FRIDAY THE 13 <sup>e</sup>
5	JAZZ CONFIDENCES : 30 ANS DE FESTIVAL
6	IRON MAIDEN Flight 666
7	PRISON BREAK Saison 4
8	FAMILY GUY Volume 7
9	24 Saison 7
10	WOODSTOCK 3 Days Of Peace & Music
11	PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE
12	12 VOITURES D'EXCEPTION EN LIBERTÉ Jacques Duval
13	TWILIGHT
14	CE QU'IL FAUT POUR VIVRE
15	LEONARD COHEN Live in London
16	GRAN TORINO
17	TRUE BLOOD Saison 1
18	LA SOUPE AUX CHOUX
19	MARCEL PAGNOL Le coffret
20	ERIC CLAPTON/STEVE WINWOOD Live From Madison Square Garden